

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

A O U T 1 7 6 3.



NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

MDCCLXIII.



JOURNAL HELVETIQUE.



A O U T 1763.

CONTINUATION

*Des observations sur la Profession de foi du
Vicaire Savoyard.*

JE finis mes dernières observations en présentant à mes lecteurs, un tableau des erreurs dans lesquelles sont tombés tous ceux qui n'ont suivi que les lumières de la raison, dans leurs recherches sur les vérités de la Religion. Je faisois voir, en même tems & par cela même, qu'une Révélation émanée du Ciel auroit pû leur procurer les plus grands avantages, ne dissipant les ténèbres dans lesquels ils

étoient enſevelis, & en réformant le culte infame & les mœurs débordées dont je venois de tracer un léger crayon : D'où je me crus en droit d'inférer l'utilité d'une pareille révélation par raport à nous mêmes, qui ferions, ſelon toutes les apparences humaines, plongés dans la même ignorance & les mêmes égaremens. A quoi nous ſerviroit-il éfectivement que les plus grandes idées de la Divinité nous vinſſent de la raiſon, & qu'en la cultivant nous puſſions apprendre à aimer le Seigneur & à remplir nos devoirs; ſi l'expérience du paſſé nous démontre que nous ne cultiverrions pas cette raiſon, & que nous n'exercerions nos facultés naturelles qu'en courant d'erreurs en erreurs & de préjugés en préjugés? Dans de ſemblables circonſtances ne ſeroit-il pas infiniment avantageux pour nous, ſi le Père comun des homes, ému de compaſſion envers ſes enfans, daignoit nous inſtruire lui même de ce que nous devons croire & pratiquer, & s'il nous acorderoit une Révélation particulière, qui diſſipat les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur dans leſquels nous ferions plongés come tous ceux qui nous ont précédés.

Le cas eſt bien différent, dira-t-on peut-être; ſi tous ces Peuples & ces Philoſo-

phes, dont vous avés fait une si longue énumération, se sont égarés, c'est par ce qu'ils marchaient avant nous dans une route inconue jusques alors. Aujourd'hui les tems ont changés. Nous somes venus sages à leurs dépens; ils ont parcouru toutes les routes qui conduisent à l'erreur; nous les conoissons maintenant, nous pouvons les éviter & il ne nous reste à prendre que celle qui conduit à la vérité. *Tous vos Philosophes anciens & modernes ont actuellement épuisé leurs bisarres systèmes de forces, de chances, de fatalité, de nécessité, d'atomes, de monde animé, de matière vivante & de matérialisme de toute espèce; l'illustre CLARKE ne pouvoit manquer de paroître éclairant le Monde, anonçant l'Être det êtres & le dispensateur des choses. Avec quelle universelle admiration, avec quel aplaudissement unanime ne doit on pas recevoir un nouveau système si grand, si consolant, si sublime, si propre à élever l'ame, à doner une base à la vertu & en même tems si frappant, si lumineux & si simple. . .* Ah! que vous parlés bien selon mon cœur! Que ce passage est beau! Qu'il est magnifique! Que les prônes de son Auteur doivent être éloquens & sublimes! M. le Vicair, où êtes vous, que j'aille les enten-

dre, pourvû que vous m'annonciés les dogmes & la morale de l'Évangile? Oui le système de CLARKE est le plus grand & le plus consolant de tous les systèmes. C'est celui que le Peuple grossier des Juifs a connu & adopté des l'origine du monde; quoiqu'il faille selon M. ROUSSEAU avoir longtems étudié les corps pour se faire une véritable notion des Esprits & soupçonner seulement qu'ils existent (*). Ils l'ont reçu sans avoir épuisé tous ces différens systèmes, par lesquels vous prétendés qu'on doit passer avant de découvrir la vérité, & ils reconnoissent qu'ils en sont redevables à une Révélation divine, dont ils exaltent les avantages. Si nous admettons actuellement le même système, n'en devons nous point assigner la même cause? Est-il bien vrai que tous les systèmes erronés sont épuisés? Le Vic. Sav. ne s'élève-t-il pas avec autant de force que de justice contre ces Philosophes modernes, *qui renversent, détruisent, foulent aux pieds tout ce que les homes respectent... qui arrachent du fond des cœurs le remord du crime & l'espoir de la vertu?* Est-il bien certain encore que les égaremens des anciens peuvent nous être de quelque utilité? J'ai toujourns crû que les

(*) Traité du Contrat Social.

préjugés & les passions des générations précédentes nuisoient à celles qui les suivoient, & que des idées invétérées & revêtues de l'autorité des Pères étoient pour les enfans une hydre renaissante qu'on ne pouvoit abattre qu'à force de coups redoublés. L'Idolatrie des Egyptiens a-t-elle renversé celle des Grecs & des Romains? Les désordres & les égaremens des anciens habitans de l'Asie ont-ils arrêté dans leur source ceux des Chinois, des Japonois & des Tartares? Mais encore, pour que la vue des erreurs précédentes nous préserve d'y tomber nous mêmes, il faut que le Peuple les conoisse. Et coment voulés vous les en instruire sans ces enseignemens & ces livres, que vous condannés avec tant de chaleur? Ici je me sers avec succès des armes que vous m'avés fournies vous mêmes. Toûjours des livres: Toûjours des livres. *Combien de grands Peuples qui n'en impriment point & qui ne lisent pas les nôtres? Coment jugeront ils de nos opinions? Coment jugerons nous des leurs? Difcilement trouvera-t-on dans un Pays les meilleurs livres de tous les partis. Rien n'est plus trompeur que les livres (*) ; n'ont-ils pas tous été*

(*) M. ROUSSEAU pense précisément come le Vicaire

écrits par des homes? Qui me dirigera dans ce choix, & quelle immense lecture ne me faudroit-il pas faire. Ah! si le Seigneur avoit voulu m'épargner ce travail en m'instruisant dans un seul livre de ses desseins & de sa volonté; l'en aurois-je servi de moins bon cœur?

Vous voyés donc que tout nous ramène à la grande utilité d'une Révélation qui nous préserveroit de ce labyrinthe d'er-

Vicaire Sav. sur l'inutilité des livres en matière de Religion: Je crois cependant qu'il en excepte son pénultième ouvrage: Voici du moins come il s'exprime. *Oui, je ne crains pas de le dire, s'il existoit en Europe un seul Gouvernement éclairé, un Gouvernement dont les vues fussent vraiment utiles & saines, il eût rendu des boneurs publics à l'Auteur d'EMILE, il lui eût élevé des Statues. Il n'en faut pas être surpris, s'il est vrai come il l'assure dans un autre endroit de la même lettre à M. l'Archevêque de Paris, qu'il est le seul Auteur de son Siècle & de beaucoup a'autres qui ait écrit de bone foi; & qui n'ait dit que ce qu'il a cru.* Mais si M. R. se rend justice à soi même, ne fait-il point tort à plusieurs Ecrivains de nos jours? Qu'il me soit permis de lui rapeller un conseil excellent, qu'il done lui même dans l'ouvrage que je viens de citer: *En suivant vos diverses Doctrines, cessés de vous les figurer si démontrées que quiconque ne les voit pas telles soit coupable à vos yeux de mauvaise foi.*

reurs, dans lequel nous nous égarerions vraisemblablement, si nous étions abandonnés à nous mêmes : Mais ce n'est point ici la seule manière dont elle pourroit nous faciliter la découverte des grands objets de la Religion. Elle produiroit encore cet effet, en nous prenant par la main pour nous conduire de vérités en vérités & de devoirs en devoirs. Ce n'est pas ici un petit avantage. Livrés à nous mêmes, peut-être que nous ne penserions qu'à une partie des Dogmes & des obligations de la Religion ; car où est le sage, où est le Philosophe de l'Antiquité dont nous ayons un corps complet de Théologie & de Morale naturelles ? Peut-être encore que nous arrêtant à ce qu'il y a de moins important, nous négligerions l'essentiel & le capital ; ou peut être au moins que nous n'y parviendrions qu'à force de soins & de peines, de méditations & de réflexions : Une Révélation qui nous présenteroit donc un système achevé de Religion, qui nous mettroit devant les yeux toutes les vérités & tous les devoirs qu'elle renferme, qui nous en feroit sentir le plus ou le moins d'importance, qui les établiroit sur des fondemens inébranlables & solides, qui nous en montreroit l'accord & la liaison, à mesure quelle prévieroit toute objec-

tion & toute difficulté; une telle révélation, dis-je, ne pareroit-elle pas à toutes les suites funestes résultantes de nôtre négligence en matière de Religion, & n'abrègeroit-elle pas utilement un travail auquel nous serions obligés de nous livrer pour parvenir à la vérité? Quoique les dogmes fondamentaux de la Religion ne soyent pas hors de la sphère de nos connoissances, il faut cependant quelques efforts pour y atteindre, & ce sera toujours un avantage pour nous d'avoir dans une lumière surnaturelle, un guide qui en nous épargnant une infinité de fausses tentatives, fixeroit nôtre méditation sur les objets dont elle doit s'ocuper, & écarteroit toutes les épines qui pourroient nous embarrasser. On a vû de tout tems & dernièrement encore des personnes qui ont fait par elles mêmes des progrès considérables dans les Sciences humaines. Chacun connoit l'histoire du Payfan Saxon rapportée dans le Journal Helvétique & dans la Bibliothèque Germanique. M. STONE (*),

(*) Voyés la lettre de M. le Chevalier de RAMSAY au P. CASTEL inferée dans les Mémoires de Trévoux Janv. 1732. & dans le Discours prélimin de M. RONDET sur l'Analyse des infim. petits par M. STONE 4°. Paris 1735.

ci devant jardinier Anglois, ayant appris par hazard à lire à l'âge de dix huit ans, parvint seul, sans maître, sans conducteur, à une conoissance profonde du Latin, du François, de l'Aritmétique, de l'Algèbre, de la Géométrie élémentaire & sublime, de l'Astronomie & du Calcul infinitésimal; & se mit en état de lire avec succès les Ouvrages du grand NEWTON, que les plus habiles Mathématiciens n'entendent qu'en l'étudiant avec soin: Mais quelques exemples ne prouvent rien; on ne peut pas dire que le Payfan Saxon & M. STONE fussent absolument sans secours: Avec leurs petites épargnes, ils achetoient des livres qui abrègeoient le travail immense auquel ils auroient été apellés, s'il eût fallu trouver le tout dans leur propre fond. De même aussi, quand la Révélation ne feroit que nous présenter les vérités de la Religion, d'une manière détachée, & sans les déduire de leurs principes, ce feroit déjà beaucoup. Il est bien plus facile de saisir une vérité, un devoir dont on nous fournit l'idée, que d'aller les déterrer dans les ténèbres où ils sont ensevelis: Il est bien plus facile surtout, de les démontrer lorsqu'on nous indique tous les principes qui entrent dans la démonstration, que lorsqu'il s'agit de

découvrir chacun de ces principes l'un après l'autre. Supposé donc que Dieu daignât nous instruire lui même de ces vérités, de ces devoirs & de leurs fondemens, sans doute que ce seroit une grace bien considérable de sa part. Hé! que ne seroit-ce pas s'il nous détailloit amplement & la manière dont toutes ces choses découlent de leurs principes, & les conséquences éloignées & nécessaires qui en résultent?

III. *De l'autorité dont une Révélation divine seroit revêtue.*

Je viens au troisième avantage dont une Révélation seroit accompagnée: C'est l'autorité respectable dont elle se trouveroit revêtue. Dans l'état de nature, les raisons qui nous portent à croire les vérités de la Religion, & à reconnoître la justice de nos devoirs tirent toute leur force, ou de la justesse de nos raisonnemens, ou de l'autorité des autres homes, ou de la sanction des Loix Civiles: Mais il n'y a aucune de ces raisons qui puisse donner un fondement aussi solide à notre Foi, qu'une Révélation émanée de Dieu. „ Les vérités religieuses & morales „ suivant que l'a très bien remarqué l'excellent M. VERNET, „ sont fondées sur des rapports &

des convenances que tout le Monde ne
sent pas également , & sur quoi l'on se
laisse facilement aller à différentes vuës,
selon la disposition présente du cœur ;
de sorte que la persuasion qui naitroit
de-là , pourroit n'être qu'une sorte de
persuasion froide & variable , peu pro-
pre à nous émouvoir quand il faut agir,
peu propre à nous retenir quand la
passion s'arme d'un raisonnement captieux
pour nous séduire. „ Et pour ce qui
est des autres homes , qu'est ce que toute
leur autorité en comparaison de celle de
Dieu même ? Ne peuvent-ils pas se trom-
per aussi bien que moi ? Leurs loix sont-
elles infailibles ? Elles régleront tout au
plus nos actions extérieures ; elles ne sau-
roient produire , ni la Foi , ni la Piété
dans le cœur. „ La conscience ne se lie
pas & ne se plie pas au gré des homes.
„ D'ailleurs la Piété a en vuë les biens
célestes & appartient-il à l'home de les
promettre de son chef ? „ Ah ! que Dieu
parle plutôt lui même & alors tous mes
doutes , & tous mes scrupules s'évanoui-
ront. Je ne craindrai plus d'être séduit ni
par les aparences de la vérité , ni par le
suffrage des homes qui m'environt : Leur
langage soutenu de celui de Dieu même
devient pour moi le cri de la nature & de

la conscience ; leurs Loix apuïées d'une sanction divine, sont l'expression de la justice & de la vérité : Les raisonemens que je faisois reçoivent une force invincible du témoignage de Dieu qui les confirme, & ce témoignage à son tour paroît recevoir une nouvelle force, de l'évidence dont mes raisonemens sont accompagnés : C'est ainsi que tout semble concourir à porter la lumière, la clarté, la conviction dans mon ame. Le Peuple surtout retirera les plus grands avantages d'une pareille révélation. Il ne sera plus obligé d'entrer dans de si longues discussions qui l'embarasseroient & l'inquiéteroient ; il ne pourra plus opposer ses préjugés à la vérité, ses passions à la conscience, l'autorité de ses Pères & l'ancienneté d'une Religion reçue par ses ancêtres à la force des raisonemens qu'on lui faisoit pour le ramener de ses erreurs. Dieu parle ; il s'agit uniquement de l'écouter. Les oracles de celui qui ne peut nous tromper sont prononcés ; nous ne devons plus craindre la séduction ; les vérités aussi bien que les devoirs de la Religion sont revêtus d'une autorité, dont ils seroient privés si nous étions abandonnés à nos lumières naturelles. Les Législateurs humains ont eux mêmes senti la réalité d'un pareil avantage, & c'est la raison

pour laquelle plusieurs d'entr'eux, & surtout MINOS & NUMA, feignoient que la Divinité leur dictoit les Loix & les instructions religieuses qu'ils prescrivoient au Peuple.

Il y a plus : Nous avons ici l'aveu du compilateur de la Profession de foi du Vicaire Savoyard. „ Nos gouvernemens modernes, dit-il dans une note, doivent „ au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes.... La Religion mieux connue „ écartant le fanatisme a donné plus de „ douceur aux mœurs chrétiennes. Ce „ changement n'est point l'ouvrage des „ lettres.... Que d'œuvres de miséricorde „ sont l'ouvrage de l'Évangile? Que de „ restitutions, de réparations, la confession ne fait-elle pas faire chés les Catholiques? Chés nous combien les approches des tems de comunion n'opèrent-elles point de réconciliations & d'aumones? Combien le Jubilé des Hébreux „ ne rendoit-il pas les usurpateurs moins „ avides.... Les Mahométans disent, selon CHARDIN, qu'après l'examen qui „ suivra la résurrection universelle, tous „ les corps iront passer un Pont appelé „ *Poul Serryho*, qui est jetté sur le feu éternel.... & que c'est là que se fera la fé-

„ paration des bons d'avec les Méchans...
 „ J'ai vû beaucoup de gens éminens mê-
 „ me (qui étant éfais de cette idée)
 „ follicitoient ceux qui fe plaignoient d'eux
 „ de leur pardonner. Cela m'est arrivé cent
 „ fois à moi même. Philofophe (s'écrie
 „ l'a deffus l'Auteur de cette remarque)
 „ tes LÔix morales font fort belles ; mais
 „ montre m'en , de grace , la Sanction.
 „ Ceffe un moment de battre la campa-
 „ gne , & dis moi nettement ce que tu
 „ mets à la place du *Poul Serrho*.

Sans relever actuellement cette efpèce
 de comparaifon entre la Réligion des Chré-
 tiens & celle des Mahométans , je me con-
 tenterai de conclure de cette remarque ,
 combien une Révélation divine peut être
 utile aux homes , par l'autorité qui l'acom-
 pagne. Et c'est en même tems ce qui me
 fournit une réponfe décisive à la queftion
 que les partifans de la feule Réligion na-
 turelle nous adreffent dans le raifonnement
 que j'examine. Montrés moi , s'écrient-ils,
 ce qu'on peut ajouter pour la gloire de
 Dieu , pour le bien de la Société , & pour
 mon propre avantage aux devoirs de la Loi
 naturelle ? Ce qu'on y peut ajouter ! Hé !
 l'on vient de vous le dire ; c'est déjà pour
 le moins , une autorité divine , qui diffipe
 tous

tous les doutes que vous pourriés avoir sur les perfections du Seigneur & par conséquent sur ce qui constitue sa gloire ; & qui détruisant les illusions de vos passions ingénieuses, vous excite puissamment à remplir vos devoirs & à contribuer par cela même à *vôtre bonheur* & à *celui de la Société*. Mais encore un moment de patience ; je n'ai pas fini sur cet article ,

De ce qu'une Révélation peut ajouter utilement aux connoissances que la Raison nous procure.

J'ai éfectivement supposé jusques ici que nous pouvons découvrir par le moyen de nos facultés naturelles tout ce qu'il importe à l'home de savoir en matière de Religion ; mais en vérité la suposition est infoutenable , & malgré le desir que j'aurois d'être coulant , je me vois obligé de la retirer. Je ne demande qu'un moment pour prouver que ce n'est pas sans raison.

Pendant que l'home est dans la prospérité, dans la santé ; tout va bien : Mais bientôt l'adversité leur succède ; les afflictions surviennent ; sa santé s'afoblit ; les infirmités de la vieillesse l'acablent : Si la mort n'arrive pas encore , du moins son attérante idée se présente : Hélas ! ou vais-

je ? Qui suis-je ? Que deviens-je ? Dois-je rentrer dans le néant ? Cet instant cruel sera-t-il le dernier de mon existence ? Mon ame aspire après l'immortalité ; elle cherche, pour ainsi dire, à s'élaner au delà des bornes de la vie : Un desir si vif & si constamment soutenu sera-t-il donc sans effet ? Dieu Puissant ! je t'adore, je reconnois ton existence & ton infinie bonté ; mais ne m'as-tu donné l'être que pour m'accabler de la douleur d'être anéanti ? Non, je ne saurois me le persuader. Je vois quelquefois en cette vie des Méchans au faite du bonheur ; tandis que l'homme droit rampe dans la poussière & dans l'infortune : Un Dieu saint & juste ne permettra point qu'un pareil désordre demeure sans réparation : Ce seroit le moyen d'encourager le crime & d'arrêter les progrès de la vertu. Un tems viendra donc après notre mort, où toutes choses seront remises à leur place. Les Fidèles jouiront alors du bonheur & les Méchans y recueilleront le fruit de leurs œuvres : Mais à cette idée mes inquiétudes se renouvellent, mon ame s'agite, les cris redoublent. Moi même je suis pécheur ; ma conscience troublée me reproche mille désordres auxquels je me suis livré ; elle me fait voir un Dieu, juste Juge armé pour les punir : Que

Serois je donc pour arrêter ces redoutables châtimens? Je vois des Peuples entiers qui se flagellent & se mutilent pour apaiser sa colère. Les uns versent le sang des boucs & des taureaux; les autres p'ongent le poignard dans le sein de leurs frères & de leurs propres enfans: Seroit-ce bien là le moyen de rentrer en grace auprès de lui? Un Dieu de miséricorde prendroit il plaisir à de pareils sacrifices? Loin de moi une pareille idée. Cependant mes agitations continuent: Qu'entreprendrai je pour les calmer? De quel côté me tournerai je? Ah! si ce Dieu bienfaisant daignoit m'instruire lui même de ce que je dois faire! S'il m'éclairoit du haut des Cieux sur la manière de désarmer sa colère & s'il vouloit bien arrêter les allarmes cruelles que j'éprouve! Mais que vois-je? On me présente un Livre sacré; on me prouve qu'il vient de Dieu; je le fais avec empressement; je l'ouvre; j'y trouve qu'après ma mort il s'élève un nouvel ordre de choses: Que mon ame affranchie du péché pourra jouir du bonheur, & que si j'efface mes égaremens par les larmes d'une repentance sincère, l'Etre suprême veut bien me recevoir en grace, en considération de son Fils & envisager ses souffran-

ces come l'expiation de mes fautes. A cette nouvelle mes doutes disparoissent ; mes allarmes s'évanouissent ; la confiance renaît ; l'espérance se fait entendre au fond de mon cœur , & je redouble mes efforts pour me préparer par une vie sainte , à un bonheur uniquement destiné aux justes ou aux pécheurs véritablement pénitens. O Livre sacré ! Quelle joie & quelle ferénité tu répands dans mon ame ! O Dieu saint & bon , céleste Auteur de cette précieuse Révélation ! Que te rendrai-je pour la grâce à jamais inestimable que tu m'as faite en m'anonçant ta volonté ?

Voici donc ce qu'on pourroit ajouter utilement aux vérités que nous lisons dans la nature & dans nôtre propre cœur ; C'est un assurance positive d'une vie avenir , qui dissipe tous les doutes que je pourrois avoir avec les anciens Philosophes sur un article aussi essentiel & capital (*) : Ce sont des lumières détaillées sur la nature &

↳ (*) SOCRATE & CICERON sont les Philosophes qui ont parlé le plus ouvertement d'une vie avenir. Voyés cependant les incertitudes qui les travailloient de tems en tems. *Plato. in Phæd.* *Ciccr : Tuscul : Quæst : lib. I.*

la durée (*) de cette vie future) sur les récompenses réservées aux justes & sur les châtimens destinés aux méchans ; afin qu'à cette vue mon zèle, ma dévotion, & ma piété redoublent : C'est la publication solennelle d'une amnistie & d'un pardon général, en faveur de tous les pécheurs sincèrement repentans, accompagnée de tout ce qui peut calmer les agitations terribles de mon ame, réfléchissant sur ses iniquités : C'est une direction claire sur la nature du culte qu'on doit rendre à l'Être suprême, & une institution céleste de ce culte ; en sorte qu'elle fasse cesser toute cérémonie barbare & superstitieuse, & qu'elle serve à perpétuer par sa simplicité la conoissance du vrai Dieu & de mes devoirs (**). Que fais-je encore ? Tout est mystère dans la nature ; peut-être y en a-t-il dans le sein de l'Être infini, dont le développement pour-

K 3

(*) Le Vicaire Sav. lui même n'ose pas décider, si les récompenses des justes seront éternelles.

(**) Dans le Dialogue de SOCRATE & d'ALCIBIADE composé par PLATON, on voit qu'ils desiroient eux mêmes une Révélation divine, qui les instruisit du culte qu'ils devoient rendre à Dieu. Ces grands homes étoient bien éloignés de dire, A quoi bon la Révélation ?

roit m'être véritablement utile, & m'engager encore à le servir de meilleur cœur. Du moins est-il bien sûr, que si les grands objets de la Religion m'étoient anoncés d'une manière claire & simple, par un home aussi distingué par la pureté de ses mœurs que par l'excellence de sa Doctrine; si cet home faisoit briller en lui toutes les vertus qu'il m'impose & si je trouvois dans sa vie un modele qui me dirigeât dans toutes les circonstances de la mienne; si Dieu par un éfet de son infinie bonté manifestoit clairement & par des éfets sensibles dans l'exercice du Ministère de son divin Envoyé, qu'il veut réellement pardonner les pécheurs & que mon ame ne péira point avec le corps; s'il m'en donoit des assurances positives, accompagnées de cérémonies, qui servissent à me les confirmer solennellement; s'il engageoit cet home divin à travailler sans relache à mon instruction & à sacrifier son propre bonheur pour assurer le mien; s'il recompensoit ensuite son obéissance en lui confiant une autorité dans le Ciel, dont il feroit usage pour m'y conduire moi-même, par les secours qu'il me fourniroit: Il est bien sûr, dis-je, que toutes ces choses éclaireroient mon ame, toucheroient mon cœur, & que sensible à des bienfaits,

si marqués de mon Créateur, je redoublerois mes efforts pour m'en rendre digne par mon zèle & mon obéissance. A la vue d'une pareille Révélation, j'éclaterois en bénédictions & en louanges, & dans l'effusion de mon cœur je me prosternerois avec une nouvelle ardeur aux pieds d'un Dieu, qui daigneroit me donner de nouvelles preuves de sa bonté, dans une manifestation de ses desseins envers moi si utile & si avantageuse.





E S S A I

Sur cette Question ,

*Quel est le meilleur usage que l'Homme puisse
faire de sa raison.*

Le feu de la Raison dissipe le nuage
Qu'élève dans l'Esprit & le vice & l'erreur.

La Raison conduit au bonheur :

Et par elle du Créateur ,

L'homme peut devenir l'image.

Tous les Hommes se piquent d'être raisonnables, mais peu le sont en effet ; on se trompe, & l'on s'égaré dans les opinions, dans les sentimens, & dans la pratique. On aime & l'on cherche la vérité ; cependant la plupart suivent les préjugés & l'erreur ; on fait rarement ce qu'on doit & ce qu'on peut ; nos mœurs & nôtre conduite sont presque toujours en contradiction avec la règle, & les idées du bien & du mal. D'où vient cette espèce de phénomène ? La Raison a été donnée à tous les Hommes, pourquoi si peu en font-ils

usage ? C'est à en chercher les causes que nous destinons cet Essai ; nous tâcherons de montrer ensuite quelle est la route qu'on doit suivre pour parvenir à la vérité, à la vertu, & au bonheur, qui en est inséparable.

Ce qui empêche les Hommes de faire usage de leur raison, c'est l'erreur & les passions qui les séduisent, & ferment leur oreille à la voix de la vérité & de la vertu. Quand on s'entête d'une opinion, quelque fautive qu'elle soit, tout sert à l'appuyer, & on éloigne avec soin tout ce qui lui est contraire : On prête aux préjugés les couleurs & les caractères de l'évidence ; & l'on vient à regarder come vrai & come certain, ce qui n'est pas même vraisemblable. Qu'un Juge soit fortement prévenu qu'un homme innocent est coupable, il n'écouterait point ce qui est propre à le justifier, & il lui imputerait des crimes, qui ne sont que dans son imagination :

On ne paroît guère innocent
Lors qu'un Juge, non équitable,
Suit en aveugle son penchant ;
Et cherche à nous trouver coupable.

Ce qui fait encore qu'on n'écoute, & qu'on ne respecte point la Raison, ce sont

les Passions. L'Homme est fait pour la vertu, qui feroit sa félicité; il sent une satisfaction délicieuse à suivre l'ordre que lui prescrit la Raison; mais d'un côté, le desir éfrené des richesses, de l'autre une ambition démesurée, l'entraînent & le subjuguent en quelque sorte. S'il a le bonheur d'éviter les embûches que ces Passions lui dressent, il n'évitera pas le piège que lui tend la volupté; elle couvre de fleurs l'abîme où elle le conduit; il cherche le plaisir, & il ne trouve que la douleur, le repentir & le chagrin.

Les Passions produisent le mal le plus funeste, en nous prévenant contre la Religion, ou la faisant oublier, elles nous inspirent des principes tout à fait opposés à ceux que dicte la conscience, éclairée par Dieu lui même. Si ceux qui gouvernent viennent à ce point d'incrédulité & d'aveuglement, de mépriser les maximes de la Religion, & de s'imaginer qu'elles ne sont pas compatibles avec celles du Gouvernement & l'intérêt de l'Etat, ils ouvrent la porte à la licence & à la tyrannie. Le crime, come un torrent rapide rompra bientôt la foible digue que lui opposent les Loix. N'est-il pas manifeste que Dieu, qui est l'Auteur des Sociétés, l'est aussi des Loix qui les gouvernent; que la

Réligion est le soutien & le plus solide appui des Etats. Quelle funeste erreur que de vouloir persuader que les Etats ne peuvent, & ne doivent point se conduire par les règles qu'impose la Réligion; qu'il y a une politique supérieure à la loi de Dieu, & qu'il n'est pas possible d'être en même tems un Home d'Etat, & un bon Chrétien!

Come ceci n'est qu'un simple Es-sai, & que je cherche à l'abrèger, je vai aprésent tracer la route que je crois qu'on doit suivre pour faire le meilleur usage de sa Raison, & parvenir au bonheur.

On voit d'abord qu'il faut se défier avec soin des suggestions dangereuses de l'erreur & des passions; qu'il faut regarder come suspect ce qui ne porte pas le caractère de l'évidence, & que pour conoitre la vérité, on doit l'aimer, procéder dans sa recherche avec attention & vigilance, passer par degré de ce qu'on sait à ce qu'on ignore, & du simple au composé; ne point précipiter son jugement, & s'arrêter là où l'évidence nous manque. Il ne faut pas se flatter de savoir tout, parce qu'on fait quelque chose; il y a des objets qui ne sont pas à nôtre portée, & qu'on ne peut aprofondir. L'esprit humain a ses bornes, & nôtre curiosité n'en a point. Dès qu'elle passe les limites prescri-

tes par le Créateur, elle se perd dans les ténèbres, & ne marche plus qu'à tâtons.

La Raison nous a été donnée pour satisfaire à nos vrais besoins, & pour étudier ce qui est nécessaire à nôtre bonheur; si elle veut aller au de-là, elle se tourmente en vain, & succombe sous un poids qui l'acable (*); mais au milieu de l'obscurité qui l'environe, la Révélation vient l'éclairer; c'est un flambeau qui fait paroître un nouveau jour, qui étend & qui perfectionne nos connoissances: Elle n'est jamais contraire aux principes de la Raison, mais elle la guide & l'instruit: L'erreur est la fille de l'ignorance, mais la Religion est la fille de la science; mieux on est instruit & plus on est persuadé; la Révélation est pour la Raison même une démonstration, un ordre supérieur, lors que cette Révélation est certaine, & qu'il est manifeste que c'est Dieu lui même qui a

(*) Il n'est pas surprenant que nous ne puissions rien comprendre par la seule raison des choses que Dieu s'est réservées, puis que la nature même a ses secrets & ses mystères. Il n'y a point de plante, point de vil animal qui ne soit une espèce d'énigme pour le génie le plus profond. L'essence des Etres inanimés les plus simples a pour nous des ténèbres impénétrables.

parlé par la bouche de ses Ministres.

Il ny a point d'home, dit un Auteur célèbre, qui faisant usage de sa raison, ne puisse s'assurer plus facilement de l'existence d'une cause suprême & indépendante, que de l'existence d'aucune autre chose; une des premières & des plus naturelles conclusions qu'un home qui pense puisse tirer est celle-ci, qu'il y a un Etre éternel, infini, parfaitement sage, qui est la cause & l'origine de tous les autres Etres; qui a doné des Loix aux Hommes, & auquel on doit obéir. La Doctrine qu'il leur a enseignée est si lumineuse & si sublime, si conforme à leur nature, à leurs besoins mutuels, & à leur état sur cette terre, qu'il est évident qu'elle est descendue du Ciel, & qu'elle émane de Dieu lui même.

Après les devoirs que la Raison nous prescrit à l'égard de Dieu, le meilleur usage que nous en puissions faire est de pratiquer les devoirs qu'elle nous impose à l'égard du Prochain: Une des règles les plus indispensables, & qui est fondée sur l'équité (*), *c'est de ne faire à autrui que*

(*) Le Roi DRJOTARUS, Allié du Peuple Romain, ayant été dépouillé de son Royaume par CESAR, pour avoir pris le parti de POMPEE
contre

ce que nous voudrions qui nous fut fait. Rien n'est plus près de l'homme, & ne doit lui être plus cher que l'Homme même: Sa misère & sa foiblesse exigent qu'ils se secoururent & se soulagent réciproquement, & l'état de Société où les Hommes sont, leur rend l'ordre & la subordination absolument nécessaire. S'ils ne connoissent rien de mieux que la licence, & que de ramper dans la boue, d'être confondus; par leurs sentimens & par leurs occupations, avec les bêtes des champs quelle bassesse, & quel opprobre pour la nature humaine! La Raison a tiré les Hommes de l'état abject où l'ignorance les avoit placés; elle leur a inspiré le desir louable & utile de s'unir entr'eux; vouloir les porter à vivre seuls, & dans les bois, come des animaux féroces, c'est les porter à la licence, à l'oubli de leurs devoirs & à tous les vices: C'est les exposer aux maux inévitables de la condition la plus honteuse: C'est les engager à renoncer à la noblesse de leur destination.

La Raison veut encore que nous obser-

contre lui, dit qu'il ne se repentoit point de ce qu'il avoit fait, parce que le parti de POMPE'E lui avoit paru le plus juste, & que la gloire de faire son devoir, & de garder sa foi, étoit préférable à une Couronne.

vions à l'égard de nous même, les devoirs de la temperance & de l'honêteté; que nous suportions les maux de la vie avec patience & résignation; persuadés que Dieu est assés puissant pour nous en délivrer; que c'est ici un état d'épreuves; que la vraie félicité n'est que dans le Ciel.

La Raison nous conseille de suporter avec patience les maux quelle ne peut ni prévoir, ni prévenir.

Tachons d'apliquer ces principes aux objets les plus importans & voyons sur cela quel est le meilleur usage que l'home puisse faire de sa Raison.

Le bonheur est le but de tous les Hommes, mais ils le manquent, parce qu'ils s'en font une fausse idée; ils le cherchent dans des choses passagères & périssables, & ils ne le trouvent point, parce que le monde entier ne peut donner ce qu'il n'a pas, *des biens solides & permanens*. La mort nous enlève tous les jours nos Parents & nos amis, les richesses s'envolent, ou passent en d'autres mains, mille accidens, que la prudence humaine ne peut ni prévoir ni prévenir, nous les arrachent; les dignités & les honneurs nous coutent beaucoup à aquerir, & on les perd très facilement; à peine les possède t on, qu'on conoit leur faux éclat, & qu'on s'en dé-

goute. Les plaisirs & la volupté ne peuvent remplir un cœur qui n'est pas fait pour eux, & qui fait qu'il est destiné à de plus grandes choses. Les sens & les organes s'usent dans la jouissance, & ne laissent à l'homme que le regret de les avoir goûtés, & de ne les éprouver plus. Enfin, tout nous manque dans le monde; nos forces & notre vigueur déclinent insensiblement, & les infirmités succèdent à la santé la plus robuste. Nos amis & nos protecteurs peuvent devenir inconstans, ou hors de pouvoir de nous rendre service. Le caprice, plus que le mérite les donne souvent, & le même caprice nous les ôte. Notre prospérité excite l'envie, & irrite l'orgueil des autres, ou la calomnie & l'injustice nous font tomber dans la misère & dans le mépris; les caresses trompeuses des Hommes sont souvent des pièges que la méchanceté ou l'intérêt tendent à notre ignorance, ou à notre crédulité; on nous donne des louanges que le cœur dément, ou l'on nous fait des promesses, que l'on fait en sa conscience qu'on ne peut ou qu'on ne veut pas tenir. Tel est le monde dont nous recherchons l'approbation avec empressement, & au lieu de chercher celle de Dieu, qui
 seul

seul peut nous procurer un bonheur réel & véritable. Ce n'est qu'en soumettant les préjugés & les passions à l'empire de la Raison qu'on peut être véritablement heureux.

La Raison nous dit que la félicité ne peut se trouver que dans la conformité de nos pensées & de nos actions avec les règles éternelles & immortelles du juste & de l'injuste, du faux & du vrai; elle ne peut se trouver que dans la pratique de la volonté de Dieu, qui est *agréable* & *parfaite*. La Raison nous prescrit de rendre à l'Être suprême l'hommage qui lui est dû. Agir autrement, c'est vouloir changer la nature des choses, c'est vouloir que le blanc soit noir, & que le noir soit blanc; c'est nier que l'effet dépende de sa cause, & que le tout soit plus grand que sa partie.

On tombe dans la même absurdité, en refusant de faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fut fait; un homme qui n'observe pas les Loix de l'équité envers ses semblables, pèche manifestement contre la Raison, & contre la conscience. Il en est de même lors qu'on néglige sa propre conservation, qu'on ne fait aucun usage légitime de ses facultés, & qu'on

ne prend pas soin de s'aquiter de ses devoirs.

La Raison dicte à l'homme qu'il doit éviter le mal & faire le bien ; *ce qui oblige véritablement*, dit un Auteur célèbre, *c'est le dictamen de la conscience, le jugement intérieur, que l'Homme porte sur telle ou telle loi, dont l'observation lui paroît juste, & conforme aux lumières de la droite Raison (*)*.

Et qu'on ne dise pas que l'homme ne peut discerner que difficilement ce qui est juste, de ce qui ne l'est pas : Cette distinction n'est point si pénible, ou plutôt elle est très aisée, & à la portée de tout le monde, pourvu qu'on daigne écouter la voix de la Raison, qui nous parle clairement, sur les relations naturelles des choses, & sur la distinction du bien & du mal moral. Il n'y a rien de plus irrégulier & de plus difforme, que de voir un Etre libre & intel'ligent faire un mauvais usage

(*) *C'est cette Loi de nature, dit CICÉRON, dont l'étendue est universelle, & la durée éternelle. Elle ne peut être affoiblie par aucune autre ; il n'est pas permis d'y déroger & on ne peut l'abroger : Elle a son fondement dans la nature des choses ; elle n'a pas comencé à être Loi par la promulgation que les Hommes en ont faite, mais elle est aussi ancienne que Dieu.*

de sa raison & de sa liberté, abuser des talens & des dons qu'il a reçus du Créateur : Il est semblable à un arbre, qu'on cultiveroit avec soin, & qui au lieu de porter de bons fruits, ne produiroit que des ronces & des épines.

La Raison étend nos connoissances, exerce nos facultés ; elle anoblit nôtre ame, & l'élève à ce qu'il y a de plus sublime. Rien n'est donc plus conforme à l'ordre, rien n'est plus propre à rendre l'home véritablement libre & heureux, que de vivre sous l'empire de la Raison. Son règne est celui de la paix, de la vérité & de la vertu ; plus l'esprit est éclairé, plus il se porte à de grandes choses, & plus il a de force & de facilité pour triompher de ses passions. Le cœur est rarement obscurci par l'erreur, quand ce cœur est éclairé par la vérité : Quiconque ne fait pas usage de sa Raison, est véritablement un *animal féroce & dépravé* : Il vit sans règles & sans principes, & par-là même ses mœurs ne manquent pas de se corrompre ; tout devient un piège pour lui ; sa conduite n'est qu'un égarement continuel ; il est la dupe & le jouet de son imagination, & du mensonge le plus frivole & le plus absurde : Il confond le faux avec le vrai, & rend hommage à ce

qui ne mérite que le mépris. Avant que les Hommes eussent cultivé leur Raison, à combien de chimères & de fables ne donnoient-ils pas une aveugle créance. Tout étoit pour eux un objet de culte & d'adoration; il suffisoit qu'ils en retirassent quelque avantage pour l'ériger en divinité; un ruisseau, qui servoit à les rafraichir & à les défalser; un arbre chargé de fruits, ou dont l'ombre les garantissoit de l'ardeur du Soleil, ce Soleil lui même, qui chauffe & éclaire toute la nature; voilà les Dieux auxquels les premiers Hommes ont élevé des Autels: Souvent même ils se sont dégradés & avilis aux point d'offrir de l'encens & des vœux à des animaux impurs, & à de vils reptiles. Hélas! qu'est-ce que l'Homme, lorsqu'il est dénué de raison, ou qu'il refuse d'en faire usage? Il est plongé dans une grossière ignorance, & tous les vices l'assiègent & le subjuguent; comment pourroit-il les vaincre, puis qu'il est sans défense, & qu'il ne conoit pas même l'ignominie & le danger de son état?

Apelle t-il la Raison à son secours; elle l'instruit de ses devoirs, elle le console dans ses disgraces, & le garantit souvent des plus cruels revers, par de salutaires conseils. Elle lui enseigne les meilleurs moyens de pourvoir à ses besoins, & de

se procurer les comodités de la vie; elle l'engage à remonter de la Créature au Créateur; elle lui fait voir que c'est lui qui a tiré cet univers du néant, & qui y maintient l'ordre & l'harmonie: Cet arbre qui porte des fruits délicieux, c'est le Créateur qui lui a donné la faculté de les produire, c'est lui qui prépare, dans la terre, les suc's les plus propres à les former, c'est lui qui les développe, & les fait meurir; ce Soleil dont on admire la splendeur, c'est Dieu qui règle son cours, & qui le soutient dans la distance la plus propre à échauffer la terre sans la bruler. Tout est dans l'ordre, l'homme seul vivroit-il sans règle & sans discipline! Dieu lui a donné l'intelligence & la liberté; le meilleur usage qu'il en puisse faire c'est de louer son Créateur de pratiquer ses Loix, & qui contribuent à nôtre bonheur, & à celui de la Société. S'il est vrai que la sagesse soit la science du bonheur, c'est la Raison qui y conduit. L'idée de Dieu, étant celle d'un Être tout parfait, toute Doctrine qui détruit ou sa justice, ou sa bonté, ou sa puissance doit être rejettée, puis qu'elle est contraire aux perfections de Dieu. Il en est de même de nôtre ame; on ne peut concevoir qu'elle soit composée de parties

de matière, & que ces parties ayant la faculté de penser, on doit conclure de ce jugement, que l'ame est une substance spirituelle; car un jugement n'est juste, que lors qu'il est conforme aux idées qu'il représente. La copie doit copier fidèlement l'original.

Je terminerai cet Essai par deux ou trois réflexions importantes; la première, c'est que tout ce qui est contradictoire & qui répugne à la Raison, n'est pas digne de nôtre créance; ainsi il est impossible de croire que la partie soit plus grande que le tout, ou que le même corps soit en plusieurs lieux à la fois. Mais il ne faut pas regarder comme opposé à la Raison, ce qui est au dessus d'elle, & qu'elle approuve, quand elle les conoit; telles sont les vérités que Dieu a clairement révélées.





LE VRAI TALISMAN

CHAPITRE VIII.

MORNAY se trouva quelque tems après dans une nombreuse société de Femmes, qui selon leur louable coutume, exercoient leur critique sur la conduite des absens. Quel champ de découvertes pour le Talisman ! Il eût plusieurs fois occasion d'en faire usage.

Une Sur-année, qui ofroit déjà sur son visage & dans sa bouche un fidèle témoignage que l'âge du plaisir l'avoit abandonnée, mais qui le regrettoit encore au fond de son cœur, comença à mettre sur le tapis le comerce trop libre de sa jeune voisine.

Il faut avouer, disoit elle, que les jeunes gens sont bien corrompus maintenant ! Auroit on osé dans nôtre tems mener une vie aussi scandaleuse que celle de Me. ** avec M. **. je ne conçois pas coment une Femme peut en venir à ce point d'égarement, que de sacrifier sa réputation à des plaisirs frivoles, qui dans le fond ont moins de douceur & de durée, que de

suites facheuses. Il est si beau de n'avoir rien à se reprocher, qu'on devroit, en vérité, en préférer la satisfaction à ces folies de jeunesse, qui portent toujours avec elles des traits honteux. Je voudrois qu'on imposât de dures peines à celles qui s'abandonnent à de pareilles foiblesses, & qui préfèrent de vraies chimères à la vertu & à l'honneur.

Quel bon sens! disoit MORNAY: Essayons si son mépris pour le plaisir est bien sincère. Il présenta alors le Taisman.

Les plaisirs dont jouit Me. ** dit alors la Vieille, me pénètrent de regret; je soupire trop inutilement après le tems où je mettois tout en œuvre pour me les procurer: Il faut au moins que je me venge par mes mépris, de l'affreux abandon où je me trouve réduite. Ils n'ont été que trop doux, ces plaisirs! Mon désespoir & ma jalousie en font la meilleure preuve; mais c'est la satisfaction la plus ordinaire de tourner en ridicule ce qu'on ne sauroit posséder. & je me croirois moins malheureuse, si je pouvois empêcher les autres d'en jouir.

Il est vrai, ajouta au premier discours de la Vieille, une figure réfrognée, dont le tem noirâtre, les yeux chatieux & la bouche bipédale garnie de dents cariées &

inégales, anonçoient les disgrâces de l'amour, il est vrai que les Femmes sont trop coupables de s'abandoner aux fernettes des homes trompeurs, qui les précipitent dans le désordre. Pour moi j'y trouve tant de honte, & je prens tant de soins pour m'en garantir, que je ne crois pas d'imiter un si dangereux exemple, quoique je l'aye tous les jours devant les yeux... J'entens de qui vous voulez parler, dit une Dévote douceuse, qui sous un air modeste ne refusoit à ses desirs que ce que la bienséance de son état l'empêchoit de se procurer; les fautes de Melle. sont assez connues, malgré les précautions qu'elle a prises. Je prie tous les jours le Ciel d'avoir compassion de ces sortes de personnes; de leur faire apercevoir l'abime où elles se précipitent, & de ne pas les abandoner à leur aveuglement. Si elles pouvoient sentir combien il est doux d'avoir une ame pieuse & de conserver son innocence!

Ce n'est pas elle que j'entens, reprit la Laide; je voulois parler d'une certaine Dame, que vous voyez tous les jours avec certains Cavaliers, qui se partagent sa conquête. J'en conois une autre, que je ne nommerai point, qui semble faire gloire de son gros Chevalier, qui se ruine pour elle. L'on ne croit pas aussi que Melle. re-

fulse sa porte à tous ceux qui viennent la nuit doner des Sérénades sous son Balcon; & il y en a quelques uns qui pourroient bien se glorifier de n'avoir pas été si malheureux que les autres. Après tout, je ne fais pas ce que l'on trouve en elle de si atrayant; elle a des imperfections bien frappantes sur son visage; une blancheur pâle, qui lui done un air insipide; de grands yeux mourans, qui n'anoncent point de vivacité; une bouche si petite, que la ron leur de ses joues en paroît diforme; mais sans doute qu'elle est complaisante; du moins on le dit, & si elle entendoit les railleries qu'en font les jeunes gens eux mêmes, elle auroit un peu plus de délicatesse.

Quelle honte pour nôtre sexe d'être ainsi le jouet des homes! Qu'ils ont bien raison de rire de leur triomphe! L'aveuglement & la foiblesse de quelques unes nous couvre de confusion, & il faut que nous gémissions de leurs désordres.

MORNAY apliqua la pierre de touche à celle-ci & ensuite à la Dévote.

Cruelle nature, dit la première, qui par ton caprice me rens un objet de mépris à ces homes que j'adore! Ce n'est pas des fautes de mes Compagnes, que je gémis, mais des plaisirs que je ne puis parta-

ger avec elles. J'ai beau faire toutes les démarches possibles, pour plaire aux homes; ma laideur les rebute, & je souffre le plus cruel martire: Le bonheur dont je vois jouir les autres Femmes, irrite encore plus mes desirs; je voudrois pouvoir les défigurer, pour les rendre moins aimables; il faut au moins que je me dédomage sur leur réputation.

Qu'elles sont imprudentes! dit la Dévote, lorsque MORNAY lui présenta le Talisman. Si elles savoient come moi, cacher adroitement leurs intrigues, elles gouteroient des plaisirs d'autant plus vifs, qu'ils seroient plus secrets, & elles jouiroient d'une bone réputation, sans qu'il leur en coutat d'autre sacrifice, qu'un peu de gêne & de déguisement. Je regarde leur imprudence come leur unique crime; & si les plaisirs de l'amour en étoient un, combien de mes semblables, de l'un & l'autre sexe, seroient criminels! Pour moi, je jouis avec mon jeune Cousin de la plus douce satisfaction que puisse gouter un cœur tendre. Notre vertu consiste principalement dans l'opinion que les autres ont de nous; & quand on a pû leur en inspi- rer une bone, c'est le plus favorable man- teau, pour satisfaire nos desirs en secret & impunément. Le tout consiste à conduire

ses démarches avec une certaine adresse, dont le succès est une nouvelle satisfaction. Depuis plus d'un an, j'accorde à mon amant toutes les faveurs qu'il exige, & si mes desirs s'étendoient plus loin que les siens, je ne balancerois pas de lui doner un Coadjuteur, sans me croire plus criminelle. Est-il un plaisir plus naturel que celui de l'amour, & pourvû qu'on évite le scandale, doit-il y en avoir de plus permis ?

Une jeune Dame, assez jolie, dont les yeux animés, le vermillon des joues & la vivacité des paroles étoient une preuve de sa jalousie, releva le discours sur la foiblesse des Femmes, qui se livrent à des homes trompeurs, dont l'ambition n'a que leur défaite pour but. Elle avoit une rivale dans la compagnie, qui croyoit ses intrigues secrettes & ignoroit qu'on lui portat envie. La jeune Dame, jalouse du triomphe de sa rivale, cherchoit à les défunir par la même passion qui la tourmentoit; en inspirant des soupçons, jaloux; elle espéroit profiter de leur rupture, & offrir alors, avec plus de succès à son amant, des vœux qu'elle avoit feint d'étouffer entièrement.

Vous avez bien raison, dit-elle à cette Laide, qui acusoit les Femmes de se

rendre les jouets de leurs galans; vous avez bien raison de dire que la foiblesse & l'aveuglement de quelques unes font honte à nôtre sexe! Elles se livrent sans scrupule à des homes, qui les trompent, qui ne cherchent que leurs plaisirs & qui vont bientôt prodiguer à d'autres les mêmes sermens, qu'ils viennent de faire aux premières. Il est certains Cavaliers, qui, tout aimables qu'ils sont, devraient être méprisés d'une honête Femme; elle devrait, pour ainsi dire, rougir d'en recevoir seulement la visite.

Par exemple, si nôtre réputation n'étoit pas solidement établie, à l'abri de la critique, nous devrions, toutes, tant que nous sommes ici, éviter la compagnie du jeune M.... Je puis le dire entre nous, qui le conoissions & qui ne sommes point du nombre de celles qui le font triompher de leur foiblesse: J'ai appris depuis quelques jours les intrigues qu'il a avec plusieurs Filles de mauvaise vie, avec lesquelles il se dédommage de l'absence de certaine Dame, qui est partie pour la Province & qui selon la critique, lui a donné les premières leçons. L'on prétend aussi que tous les voyages qu'il fait à la Campagne, ne sont pas pour changer d'air, come il le dit; il entretient, aux environs de la Ville, une

Créature, pour qui il fait de fortes dépenses : On est même fort intrigué de savoir, d'où lui vient l'argent qu'il prodigue pour elle. J'en suis instruite par un de ses amis, à qui il en a fait confidence, & qui vouloit que je le moralisasse; mais il est trop livré à sa passion; je craindrois qu'il ne le prit en mauvaise part : Ces jeunes gens sont obstinés & vifs; il a failli à se brouiller avec ses amis, qui lui en ont parlé : Il a même, come vous savez, un peu de penchant à la médisance, & l'esprit vindicatif qu'on lui attribue pourroit bien me récompenser mal de mes avis. J'espère que ce que je dis ici, ne passera pas plus loin. Nous n'avons aucun intérêt plus particulier à prendre à sa conduite, que celui de nôtre réputation dans les visites qu'il nous fait; je me flate que je ne serai pas compromise par celles d'entre vous, qui auront occasion de lui faire quelque morale : Je serois contrainte, ou de nier que je vous aye parlé, ou d'être l'objet de sa rancune; l'une & l'autre alternative est également disgracieuse.

Pendant tout ce discours, elle jettoit des regards curieux sur sa rivale, pour voir l'impression qu'il feroit sur elle. Les mouvemens de dépit qu'elle remarqua sur

son visage, lui inspiroient une joie secrète, dont MORNAY, toujours exact observateur, ne manqua pas de s'apercevoir. Hà, hà, dit-il en lui même; il y a quelque intérêt particulier dans le portrait qu'elle vient de faire: Voyons ce qui la rend si éloquente. Il tourna alors le Talisman.

Bon, continua-t-elle alors, je crois que mon imposture réussit, & quoique tout ce que je dis de M. ne soit pas vrai, elle en concevra sans doute de la jalousie. Je saurai si bien en répandre le bruit, qu'elle le croira; elle en fera ofensée; elle lui fera des reproches; ils se quitteront, & j'aurai la satisfaction de lui enlever son amant. Hà! je l'aime trop, pour le souffrir plus longtems dans ses bras!

Ce fut dans ces intervalles, que le Mari de la Maitresse du Logis entra dans la Salle de Compagnie. Il revenoit d'un voyage de quelques jours, pendant lesquels sa chère Epouse s'étoit consolée de son absence dans les bras d'un jeune Substitut. Dès qu'il entra, sa Femme lui sauta au cou, avec un transport, qui sembloit la vivacité d'un amour impatient. Hà, mon cher ami! s'écria-t-elle, coment te portas-tu? Ton voyage a-t-il été favorable? Ne te ressens-tu point de ta fatigue? Que je suis heureuse de te revoir en parfaite

fanté ! Si tu savois que ton absence m'a parue longue & que ton retour me donne de satisfaction ! Combien de vœux j'ai fait pour te revoir bientôt dans mes bras ! A peine ai je pû recevoir Compagnie aujourd'hui, pour me distraire un peu de mon inquiétude : Je ne me sens pas d'aise, en t'embrassant : Il falloit que tu vins mettre la joye dans ma société !

En étalant ces beaux sentimens, elle présenta son Mari à la compagnie, en l'invitant de prendre part à sa satisfaction ; lui proposa mille petits secours, courut lui faire apporter des rafraichissemens, & revint toute empressée, lui faire de nouvelles protestations du plaisir qu'elle ressentoit à le revoir.

Quel prodige ! dit MORNAY ; c'est ici une Héroïne de l'amour conjugal ! Quoi ! elle aime encore son Mari, après deux ans de Mariage ? Je crains bien qu'un peu de déguisement ne gate tant de protestations ! Faisons parler l'interprète de la vérité : Aussi-tôt le Talisman fut mis en usage.

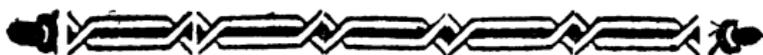
Le bon home, dit alors cette Dame, ne fait pas de quel bonnet je le coefe ! L'art d'une Femme consiste principalement à cacher à son Mari les infidélités qu'elle lui fait ; il n'y a point de moyen plus sûr
pour

pour y réussir, qu'une grande affectation de tendresse pour lui, beaucoup d'empressement à le revoir, quand on le perd un instant, & beaucoup d'envie au fond du cœur, qu'il soit long tems absent. Son retour m'a jetté dans le dépit & dans le regret le plus amer; je n'ai pu voir mon jeune Chevalier que trois fois, depuis son départ; je l'atendois encore ce soir; quel contre tems facheux! Il faudra pourtant que je m'en dédomage. Ma foi! l'amour & l'himen sont si incompatibles, que pourvu qu'un Mari n'ait pas lieu de soupçonner & que nôtre prudence lui cache nos intrigues, nous faisons nôtre devoir, & il doit se croire heureux, par les égards dont nous le dédomageons. Après tout, les Maris sont-ils plus scrupuleux à nôtre égard? Ils ne prennent pas seulement la peine de cacher les vols qu'ils nous font, & qui voudra des Epoux fidèles, dans l'un & l'autre sexe, doit prier le Ciel d'en former tout exprès & de les garantir des mœurs de nôtre Siècle.

MORNAY fut frappé de cet aveu; il en fut d'autant plus fâché, qu'il venoit de sentir dans son cœur une atteinte d'amour assez vive: Il avoit remarqué dans la Compagnie une jeune Demoiselle, qui au tein le plus vermeil, à la blancheur de l'alba-

tre, à de grands yeux noirs, pleins de feu & à la taille la plus majestueuse, joignoit un air de modestie admirable, une retenue extraordinaire sur la médisance, dont on venoit de lui doner l'exemple & un esprit raffiné, mais pénétrant, quoique âgée seulement de dix huit ans. Elle monroit tant de génie, de modération & de sagesse dans ses réponses; elle tachoit avec tant d'humanité de pallier les fautes des autres, que MORNAY ne pût la voir longtems, sans un intérêt particulier. Il craignit bientôt de l'aimer; il sembloit ne pouvoir s'en défendre: Plus il s'efforçoit d'en détourner les yeux, & plus son image se gravoit dans son ame. Melle NICETE (c'étoit le nom de cette Demoiselle) ébranloit vivement la Philosophie de MORNAY, qui avoit juré de ne plus aimer les Femmes, & que l'aveu de la Dame du Logis venoit de confirmer dans ses résolutions. Il profita avec empressement de la séparation de la Compagnie, pour se soustraire aux traits vainqueurs, dont il avoit tant de peine à se défendre. Il se retira chez lui, se croyant sain & sauf, & protestant de ne jamais s'engager dans l'amour, ni dans l'hymen même, puisque, de leur propre aveu, les Femmes étoient si volages, si malignes & si infidèles.

Fin du Chapitre VIII.



OBSERVATIONS

*Sur le Gouvernement Monarchique & sur
le Gouvernement Republicain.*

ON a demandé dans le Journal Helvétique de Juillet 1762. *Quel étoit le Peuple le plus heureux?* On a répondu que c'étoit celui qui étoit le mieux gouvernée, sans distinguer aucune espèce de gouvernement, parce qu'ils sont tous presque également bons, lors qu'ils sont apropiés au caractère & au génie du Peuple qui est gouverné, excepté le gouvernement despotique & arbitraire, qui est l'extinction & la ruine de tous les Gouvernemens (*).

M 2

(*) Il y a aujourd'hui, dit un Auteur célèbre, plus de vraie noblesse dans un roturier Suisse, qui est Citoyen d'une Patrie, que dans un Bacha Turc, qui est esclave d'un Maître. M. de MONTESQUEU croit qu'il est impossible qu'un Gouvernement Monarchique subsiste longtems. C'est un Etat violent qui dégenere toujours en Despotisme, ou en République.

J'ai deſſein de faire ſur ce ſujet quelques réflexions plus particulières, & je comence par le *Gouvernement Monarchique*.

Quelques Ecrivains ont regardé l'Etat Monarchique come le chef - d'œuvre de la Raiſon; c'eſt là, diſent ils, où tendent naturellement tous les Homes, qui redoutent la ſervitude, & ne ſavent pas jouir longtems des précieux avantages de la liberté, ſans en abuſer, & ſe voir expoſés à des troubles & à des diviſions intetiſines, qui ſe terminent ſouvent par l'eſclavage; les Humains ont beſoin d'un Chef, qui réprime la licence, qui faſſe reſpecter l'ordre & la ſubordination, qui montre la règle, établiffe de ſages Loix, & ait le pouvoir de les faire pratiquer; autrement les mortels ſeroient come des paſſagers dans un Vaiſſeau ſans Pilote, & qui flotte à la merci des vents & des flots; il ne peut réſiſter à la tempête, & ſe briſe contre le premier écueil.

Les Romains, partiſans outrés de la liberté, la perdirent bientôt. Ils ne ſecouèrent le joug de leurs Rois, que pour tomber ſous celui des Conſuls & des Décemvirs, & pour ſe précipiter enſuite ſous la Domination des Empereurs; quelque horreur qu'ils euſſent pour le titre de Roi, ils établirent cependant un *Roi des Sacri-*

fices, ainsi que les Athéniens, non moins ivres de l'indépendance & de la liberté que les Romains nommèrent un *Roi des Augures*, come s'il étoit plus permis & moins dangereux de dominer sur les consciences par l'empire que done & qu'usurpe la Religion, que de dominer sur les Corps & sur des Sujets dociles & obéissans; mais en voulant imiter, peut être, l'empire que le Maître du monde à sur tous les Homes; image naturelle de la Monarchie universelle, on ne parvint pas à doner au Souverain temporel les vertus & les perfections que possède l'Être suprême, qui, par la création & ses bienfaits, a un droit légitime sur tous les mortels.

Ce qui autorise encore l'établissement des Monarchies, c'est le pouvoir que les Pères ont sur leurs Enfans; mais l'état de foiblesse & d'ignorance de ceux-ci, les met dans une dépendance naturelle; & ils n'en sortent que lors qu'ils ont aquis les forces & la capacité de pourvoir par eux mêmes à leurs besoins, sans le secours de leurs supérieurs: Mais ceux ci conservent toujours sur leur postérité cet ascendant que donent l'âge, & plus encore le souvenir des bienfaits.

Il y a fort aparence que le Gouverne-

ment Monarchique est très ancien, & qu'il tire son origine, ou de la violence, qui a subjugué de bonne heure ceux qui n'ont pû lui résister, ou des talens & des connoissances supérieures, qui élevoient ceux qui les possédoient au dessus de leurs égaux, & les rendoient leurs Protecteurs, & leurs Patrons. Une parfaite égalité ne peut subsister longtems entre des personnes, dont les uns ont la puissance & la force de la détruire, & les autres se laissent entrainer à la servitude par leur propre foiblesse, ou par les devoirs qu'impose la reconnoissance (*).

Il est certain que l'*Etat Monarchique* rend les ressorts du Gouvernement plus souples & plus aisés à mouvoir; que les délibérations sont plus prêtes, l'exécution plus facile, parce que rien ne s'opose à la volonté du Monarque. Le secret est mieux gardé, & come l'autorité réside dans un seul, elle est plus respectée & plus

(*) A des Magistrats dont le pouvoir a des fondemens solides, il faut des Homes éclairés, parce qu'il les faut ou assés sages pour reconnoître l'autorité légitime, ou assés politiques pour se refuser à des factions, presque toujours fatales à ceux même qui en sont les Auteurs; dit un Ecrivain célèbre.

respectable. Ce Gouvernement seroit sans doute le meilleur, si le Souverain étoit toujours éclairé & équitable, s'il ne se laissoit jamais gouverner par ses Ministres, & par ses Maitresses, ou subjugué par ses passions ; mais combien la Terre a-t-elle eû de Maitres indignes de l'être, qui la faisoient gémir sous un joug de fer, qui faisoient monter avec eux sur le Trône, la volupté, l'avarice, l'injustice, l'ambition, & la cruauté tirannique ? Pour un TITUS, un MARC-AURELE, un TRAJAN, que de TIBERES, de CALIGULA & de NERONS ! Les vertus & les belles actions ne peuvent briller sous un Empire où elles sont méprisées, regardées & punies comme un crime.

Mais rendons justice au *Gouvernement Monarchique* : Il n'autorise pas toujours le vice ; il est quelquefois puni très sévèrement, & la vertu est récompensée. Rome fut heureuse sous le Règne des ANTONINS, & la France l'a été sous celui de LOUIS XII. & sous celui de HENRI IV. Malheureusement, on n'a pas de suite plusieurs bons Princes, & il n'en faut qu'un mauvais pour détruire ce que ses Prédécesseurs ont fait de bon. Une seule tempête peut ren-

verfer l'ouvrage & la prospérité de la meilleure faifon (*).

Ce n'est pas qu'il faille toujours attribuer aux Princes les malheurs de l'Etat : Ils font quelquefois une fuite inévitables des révolutions & des viciffitudes humaines, ainfi que les vents & les orages font l'effet des Loix primitives & générales. Le meilleur Prince ne peut ni tout prévoir, ni tout prévenir. Il y a des abus fi anciens & fi invéterés, qu'on ne peut les corriger, fans changer en quelque forte, la constitution de l'Etat, & lui causer de violentes fecouffes. Un Prince fage se plie aux événemens & aux circonstances, & il ne rifque pas une réforme qui feroit pire que le mal même : C'est ainfi que ne pouvant réformer le Luxe, le Légiflateur judicieux tache de le tourner au profit de l'Etat, en perfectionnant & hâtant les pro-

(*) On peut confiderer les premiers Consuls de Rome come des espèces de Rois ; ils en avoient du moins toute l'autorité fous un titre différent, mais ils en abusèrent quelquefois, ce qui ocafiona l'établiffement des TRIBUNS, qui ne furent pas moins ambitieux, auffi le Peuple Romain, quoi qu'il eût aquis le droit d'élire des Consuls Plébéiens, préféroit les Patriciens, come étant plus acoutumés & plus propres au Gouvernement.

grès des Arts & des Manufactures. La pauvreté étoit le mobile des grandes actions dans le tems que Rome ne pouvoit encore faire usage des richesses, qu'elle ne conoissoit pas; mais lors qu'elle les eût acquises, il fut de la prudence & de la bonne politique de s'en servir de moyens & d'aiguillon pour exciter les Citoyens aux grandes choses; lorsque la vertu vient à manquer, il faut faire usage de l'intérêt, ou de l'honneur, & si la sagesse n'est plus écoutée, il faut faire parler la folie. Jamais le luxe ne fut poussé plus loin que sous le Règne d'AUGUSTE à Rome, & de PERICLE'S à ATHENES & jamais Rome & ATHENES ne furent dans un plus haut point de prospérité & de splendeur.

Il est fort à desirer pour le bonheur des Etats, que l'équilibre entre le Prince soit conservé; les Sujets sont heureux, lorsqu'ils sont dociles & soumis au Souverain, & que le Souverain l'est aux Loix & à Dieu; mais cet équilibre si désirable est difficile à garder, & presque toujours la balance panche du côté du Prince.

Je passe aprésent au Gouvernement Républicain, auquel mon goût, & l'Etat où je suis né me font doner la préférence. On se prévient aisément en faveur de la constitution sous laquelle on est acoutumé de

vivre , & je bénis le Ciel de m'avoir donné le jour à Genève , & non à Constantinople , ou à Rome moderne ; dans le siècle éclairé dans lequel je suis , & non dans un siècle de superstition & d'ignorance. Je ne conois point de condition plus heureuse que celle de vivre sous des Loix équitables , & d'obéir à des Magistrats qui y sont eux mêmes soumis , & que le Citoyen élit lui même : Son choix est bon le plus souvent , & l'on est gouverné avec douceur & avec justice.

Je ne décide point si le Gouvernement *Aristocratique* est meilleur que le *Démocratique* : Ils ont chacun leurs avantages , leurs abus & leurs inconvéniens : Le premier , dont le pouvoir est plus réuni est plus ferme , & moins exposé à des dissensions & à l'anarchie : Le second est plus conforme au penchant de l'Homme pour l'égalité , plus propre à maintenir les privilèges & la liberté des Citoyens : Le Peuple est moins en danger de tomber sous la tyrannie. Dans l'un & l'autre de ces Gouvernemens les délibérations se font avec plus de maturité & d'examen , que dans les Monarchiques ; les finances sont administrées avec plus d'œconomie & de fidélité ; la police est mieux observée ; le Droit Civil est plus connu & mieux pratiqué ; la

Justice y est renduë avec plus de modération & moins de partialité. Come l'autorité & le pouvoir font partagés entre plusieurs Magistrats, qui veillent les uns sur les autres, l'usurpation est moins à craindre : Le Citoyen est moins exposé à être le jouet & la victime d'un seul. La République ne compose alors qu'une seule & même famille, dont le Magistrat est le Protecteur, le Chef & le Père.

Ne recherchons point trop curieusement quel est le meilleur de tous les Gouvernemens ; c'est sans doute, come on l'a dit, celui qui est le mieux apropié au génie des Peuples ; mais quelle est leur origine (*) ? Elle se perd dans la nuit des tems ; il est certain qu'elle est très ancienne, & que dès qu'il y a eü des Homes, leur foiblesse, leurs besoins, la force & la supériorité de talens des uns sur les autres,

(*) Dans les Gouvernemens même les plus despotiques, on convient que l'autorité du Souverain dérive du Peuple Voici come s'exprime sur ce sujet le f. meux MASSILLON, en s'adressant au Roi, jeune encore : Ce sont, dit-il, les Peuples qui ont fait les Rois ce qu'ils sont : C'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les Peuples : Oui, SIR, c'est le choix du Peuple qui mit le Sceptre entre les mains de vos Ancêtres.

leur a donné des Maîtres. Peut-être que leur autorité émane de Dieu même, qui a inspiré de bonne heure aux Humains le desir de s'unir, pour s'aider, se secourir, & se consoler réciproquement. La nécessité & la Raison les ont peut être portés à former des corps de Sociétés, pour leur repos, leur bonheur & leur sûreté. Il est certain que cette résolution étoit digne de Créatures libres & intelligentes, qui cherchoient à mettre à couvert la foiblesse & l'innocence, contre les attentats de la fraude & de la violence. Il y a fort apparence que les Hommes ont senti de bonne heure l'utilité de l'ordre & de la subordination.

Si les Hommes ne formoient point de Sociétés, dit un grand Législateur, s'ils se quitoient & se suivoient les uns les autres; il faudroit en chercher la raison, & demander pourquoi ils se tiennent séparés; mais ils naissent tous liés les uns aux autres: Un Fils est né auprès de son Père, & s'y tient: Voilà la Société & la cause de la Société. Je finirai ce petit Essai par ces Vers:

Ici le Peuple pacifique
 Sous la forme de République ,
 Aime une sage égalité :
 Il respecte un pouvoir modeste ,

Qui n'étant qu'au crime funeste
 Maintient l'ordre & la liberté.
 Là les vertus, les talens même
 Furent parés du Diadème,
 Prix auguste de leurs bienfaits,
 Et le Peuple qui les admire
 Voit fleurir sous leur juste Empire
 Les Arts, l'abondance & la Paix.
 Ce n'est point le luxe, ou le faste
 Ni même une puissance vaste
 Qui fait le bonheur des Etats :
 C'est un sage & juste équilibre,
 Qui rend le Peuple heureux & libre,
 Et l'unit à ses Magistrats.
 Sans le frein de ces Loix sacrées
 Si solennellement jurées
 Il n'est plus de gouvernemens :
 Bientôt la funeste anarchie
 La discorde, ou la tyrannie
 En sapent tous les fondemens.

Le Gouvernement *Démocratique* a sans
 doute de grands avantages, en ce qu'il
 représente mieux, come on l'a dit, l'an-
 cienne & naturelle égalité des Homes, &
 qu'il favorise la liberté; mais cette belle
 image est souvent défigurée & obscurcie par
 les traits que la licence y ajoute. Quand
 on élève les jeunes gens dans le mépris

des Loix, de l'ordre & de la subordination; quand on use les ressorts du Gouvernement, à force de les agiter; lors que pour le mieux affermir on en ébranle les fondemens; l'Etat est menacé d'une ruine prochaine.

Quand une fois, dit M. BOSSUET, on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'apas de la liberté, elle suit en aveugle, pourvû quelle en entende seulement le nom. Elle suit les ordres de ses Chefs plutôt que ceux de ses Magistrats; elle néglige le bien pour se tourmenter à chercher un mieux imaginaire & chimérique; parce que le point de la perfection ne se trouve nulle part. Lorsqu'une fois elle est maitresse, & que d'injustes soupçons ont pris la place d'une sage & salutaire confiance, le dégoût & la crainte faussent les meilleurs Esprits, qui s'éloignent de la patrie, ou se refusent aux emplois publics, dans lesquels on ne trouve plus ni force ni dignité. Tout le pouvoir se trouve entre les mains de quelques Esclaves du Peuple, qui abusent insolemment de leur autorité, & dont les meilleurs Citoyens sont quelquefois les victimes. On n'a plus alors que des Magistrats indignes de l'être. Le dernier des malheurs dit un ancien, est d'être exposé à la direction d'un sot, qui sous l'apas de la liberté conduit le Peuple à la servitude.



R E M A R Q U E S

*Critiques sur un endroit du Poème de la
Henriade.*

EN lisant chés moi, l'*Essai sur les Descriptions* que vous eûtes la bonté d'approuver, vous fîtes avec cette modestie, ce goût & cette iustesse d'esprit, que vous possédez si bien, quelques Remarques très judicieuses, qui m'ont paru utiles & dont je vai tacher de faire usage, en vous rendant l'hommage qui vous appartient.

Il s'agit d'une Description que fait M. de VOLTAIRE de l'horrible journée de la ST. BARTHELEMI, dans son excellent Poème de la Henriade. Vous trouvez cette peinture trop foible & trop lâche; elle ne représente pas avec assez de force & d'énergie toute la noirceur & l'atrocité de ce funeste complot, exécuté avec tant d'injustice & de barbarie; & come la Rhétorique n'a pas moins pour objet de bien juger, que de bien écrire, vous souhaitiés que l'Auteur de cet *Essai* eût fait sentir finement les défauts qu'on peut relever dans la description que fait M. de VOLTAIRE,

loin de la donner pour modèle. Plus un Auteur est célèbre, plus les fautes qu'il laisse échapper peuvent devenir contagieuses, & plus il est nécessaire de les faire remarquer. Mais il est tems d'entrer en matière, & d'éplucher les dix Vers de M. de VOLTAIRE, cités dans l'*Essai sur les Descriptions*, imprimé dans le Journal Helvétique de Juin page 653.

Qui pourroit *cependant* exprimer les ravages

Le terme *cependant* fait trainer le vers, & le rend profaïque; on voit qu'il n'est placé là que pour remplir un vuide, & compléter la mesure de vers, ce qu'on nomme une *cheville*; le mot de *ravages* est trop foible pour exprimer la cruelle tempête dont la France se ressentira longtems, & qui couta la vie à d'illustres innocens qui l'avoient si bien servie.

Dont cette nuit cruelle étala les *images*.

La nuit étale-t-elle des *Images*? Elle les couvre & les obscurcit au contraire, & puis le mot *image* a le même défaut que celui de *ravage*; il ne peint point ce terrible événement dans toute sa noirceur. Lorsqu'on représente un objet funeste, il
faut

faut le peindre fidèlement, fans lui rien faire perdre de ce qui est capable d'en inspirer une juste horreur. D'ailleurs, il ne s'agit point ici d'*images*; la Tragédie ne fut que trop réelle, & le sang qu'on fit couler crie encore vengeance.

La mort de COLIGNI *prémice* des horreurs,

Prémice ne se dit point au singulier; l'on dit les *prémices*, & non la *prémice*; la Poésie a ses licences, mais elles ont leurs bornes.

Que toujours dans vos vers la Langue révéree
Dans vos plus-grands excès vous fois toujours sacrée!

B O I L E A U.

Je ne fai encore si le terme de *prémices* peut se prendre en mauvaise part; je ne l'ai vû employer qu'en bone part, & l'usage doit servir de règle: L'on dit les *prémices* des fruits &c.

Toujours la tiranie a d'heureuses *prémices*.

R A C I N E.

N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs.

Ce vers est un peu foible. *Leurs fureurs*, cette répétition des mêmes sons à la fin du vers, est un défaut, & fait une espèce de *cacophonie*.

D'un *Peuple* d'assassins les troupes éfrenées.

Les termes de *Peuple* & de *troupes*, ont trop de rapport pour pouvoir s'allier; ils sont presque synonymes; troupes *éfrenées*, cette épithète est trop vague, & n'est point assez énergique.

Par devoir & par zèle au carnage acharnées.

Le devoir n'inspire jamais le carnage; il le défend, au contraire, très sévèrement; M. de VOLTAIRE veut parler ici d'un zèle barbare & fanatique; mais il falloit le mieux désigner. Au *carnage acharnées*, vers dur, & qui fait un *pléonafme*; car les termes de carnage & d'acharnées signifient la même chose. *Acharnées* est donc une épithète muette & oisive.

Marchoient le fer en main, les yeux étincellans.

Non seulement ces assassins marchoient *le fer en main*, mais il en firent l'usage le plus cruel. *Les yeux étincellans*; comment, dans l'obscurité de la nuit, pouvoit on sa-

voir s'ils avoient lès yeux étincellans, ou non?

Les deux derniers vers de cette petite description sont véritablement couverts de ténèbres, & le sens équivoque est difficile à deviner; les voici :

Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre, & marquoient leurs
victimes.

Qui sont ceux qui portoient la liste de leurs crimes? Sont ce les meurtriers, ou les corps étendus? Qui est ce encore qui conduisoient au meurtre, sont ce les assassins eux mêmes; mais non seulement ils conduisoient au meurtre, mais il l'exécutoient avec la plus cruelle barbarie; non seulement ils marquèrent leurs victimes, mais ils les firent tomber sous leurs coups redoutables.

Vous m'avez, *Monsieur*, ouvert les yeux sur cette description, qui me paroît aujourd'hui très défectueuse, & qui ne méritoit point d'être citée pour modèle. Si tout le Poème de M. de VOLTAIRE étoit écrit de la même manière, il n'auroit pas la réputation dont il est digne. Vous m'indiquates quelques corrections, que je goutai fort, mais come elles ne plairoient peut être pas éga-

lement à M. de VOLTAIRE, qui est plus capable que personne de corriger lui même son ouvrage, ce qu'il fait souvent, je ne les rapporterai point.

S'il étoit nécessaire de le justifier, je vous dirois que la contrainte de la rime & de la mesure arrache souvent au meilleur Poète François des vers foibles, durs ou parfaits. Nous n'en avons pas quatre de suite, de parfaits. Je ne me rapelle que ceux-ci, qui sont de RACINE, celui de nos Poetes qui est le plus correct :

Au seul son de sa voix (de Dieu) la Mer fuit , le
Ciel tremble ,
Il voit come un néant tout l'Univers ensemble ;
Et les foibles mortels , vains jouëts du trépas ,
Sont tous devant ses yeux come s'ils n'étoient pas.

Encore dans le second vers, le mot ensemble, qui le termine est de trop, & n'est mis que pour la rime & pour la mesure.

Je suis &c.



AUX EDITEURS.

Sur une nouvelle Réfutation d'EMILE.

• MESSIEURS,

ENFIN, EMILE vient d'être réfuté, & de main de Maître ; M. VERNES, Pasteur à Séligny près de Genève, connu déjà come Prédicateur distingué, a prouvé, quoiqu'en dise M. ROUSSEAU, qu'il appartenoit aux Théologiens de venger l'injure faite à la Religion.

Les gens sensés, admirant l'Eloquence de M. ROUSSEAU, sans en être dupes, disoient des longtems, *Il à tort* ; mais, le dire n'étoit pas le démontrer ; il falloit démêler ce tissu de Paradoxes, que les Sophismes les plus subtils envelopoient dans un stile enchanteur, & former un système suivi de cet amas d'erreurs & de contradictions semées dans divers ouvrages ; *Hoc opus, hic labor erat.* Et c'est ce que vient d'exécuter heureusement M. VERNES dans ses *Lettres sur le Christianisme de J. J. ROUSSEAU.* Je n'entreprendrai point de faire de cet Ouvrage une Analyse qui l'a-

foibliroit sûrement, & l'on n'en regrettera jamais la lecture entière; mais il me semble qu'il n'est pas possible de mettre plus clairement & plus poliment les torts de M. ROUSSEAU dans tout leur jour; il ne lui laisse que la consolation d'espérer, que le Public voudra bien supposer charitablement, qu'il n'a pas bien entendu le sens du mot de *Chrétien*, & que s'il est dans l'erreur, il y est du moins de bonne foi. Je conois cependant bien des gens, qui sont Pyrrhoniens sur cet article; mais il me paroît que cette charité même est injurieuse à un génie aussi transcendant, & peut être aimeroit-il mieux soutenir un paradoxe évident, que de convenir qu'il s'est trompé.

Quoiqu'il en soit, je doute qu'après ceci, il exige encore modestement *des Statues, & des honneurs publics* (*), il auroit lieu de craindre que l'on ne dit, *Pourquoi les lui a-t-on decernés?*

Et lequel, je vous prie, les mérite mieux, ou celui qui s'éforce à nous rendre brutes, à nous jeter dans l'anarchie, à nous persuader qu'un Athée peut être un homme de bien (**), à nous ôter la satisfaction de rendre un Culte à la Divinité, & de lui

(*) Rép. à M. l'Archevêque de Paris p. 186.

(**) VOLMAR dans Héloïse.

demander des graces, à nous priver en un mot de toute lumière, & de toute certitude sur ce qui intéresse le plus nôtre bonheur présent & avenir ; ou celui, qui démasque ces projets odieux, qui renverse les spécieux échafaudages de l'incrédulité, qui rassure les Esprits foibles, qu'elle avoit fait chanceler, qui nous montre la Religion Chrétienne pure, sainte, juste, raisonnable, aimable, fondée sur le *Rocher des Siècles*, & triomphante des vains efforts de ses ennemis ? La Raison & la Justice ont déjà décidé ; des décrets de prise de Corps, des Mandemens, des Ecrits victorieux émanés de Tribunaux & de plumes respectables ; voilà les *Statues* que l'on a érigées à l'incrédulité : Des Buchers, tombeaux mérités (*) de ses ouvrages, voilà les Autels sur lesquels on a brûlé les Idoles mêmes de l'orgueil, au lieu de l'encens & des

N 4

(*) *Note des Editeurs.* L'on se feroit des Ouvrages de M. ROUSSEAU une idée très fautive, si l'on s'imaginait que tout ce qui s'y trouve est mauvais. Il y a au contraire des endroits excellens ; des pensées vraies, sublimes & même édifiantes, présentées avec toute la force & l'énergie possibles, & qui seroient généralement admirées, si elles ne se trouvoient pas souvent contredites par les doutes dangereux du même Auteur.

Honneurs publics qu'elles mendoient; par contre, l'aprobation & la reconnoissance de tous les Homes sensés & vraiment religieux, les remerciemens du Conseil & de la Compagnie des Pasteurs de Genève, voilà les *Statues* & les *Honneurs publics* qu'a mérités, sans les demander, l'athète du Christianisme, & que l'Irréligion ne renverra jamais; aprobation bien moins flatteuse encore que celle de son propre cœur, récompense bien au dessous de celle que lui en donera sans doute le divin Maître dont il à soutenu les droits! Entre les divers traits qui m'ont siapé dans cette Réfutation, je n'ai rien trouvé de plus strigent que le *Diologue du Chinois & du Chrétien pret ndu* (*); M. ROUSSEAU y est battu avec ses propres armes, & je doute fort qu'avec toutes les explications par lesquelles il pense ordinairement justifier ses expressions, quand il rameneroit encore sur la scene un *Raisonneur* & un *Inspiré* (**), il puisse disconvenir que ce ne soit exactement l'abregé de son système sur le Christianisme. J'ai admiré ensuite ce beau Tableau (†) de la Religion Chrétienne tiré

(*) Voyés Lettre IV.

(**) Voyés EMILB, page 139.

(†) Voyés Lettre V.

d'après celui de son Auteur, sur ses propres discours, & sur ses actions; enfin rien ne parle mieux à l'esprit & au cœur que la Confession de foi de M. V*** Sa modestie l'a mise dans la bouche d'un ami, tout come les justes craintes de M. R** avoient mis la sienne dans celle du Vicair Savoyard, & l'on y sent bien la différence qu'il y a entre un Chrétien *ferme dans sa foi*, & un Sophiste *doutant toujours* & semblable au flot de la mer (*).

J'aurois encore bien des choses à dire sur le mérite de cet ouvrage, mais il n'a pas besoin d'être loué, & d'ailleurs il faut savoir finir. Je ne puis cependant résister à l'envie de vous faire part d'une plaisanterie que les Lettres de M. V** ont fait naître. En repassant avec un ami leurs traits les plus faillans, cet ami, qui versifie quelquefois, fit sur le champ l'Epigrame suivante, qui les rassemble en quelque sorte, & dont la chute exprime l'idée fine & un peu maligne de M. V** quand il insinue à M. R. qu'ils devroit s'en tenir à sa Musique (**).

Certain Chinois presqu'imbécile,
Demandoit à l'Auteur d'EMILE

(*) JAQ. I. n. 6.

(**) Voyés Lettre III. page 67.

S'il étoit vrai qu'il fut Chrétien ?

Non ; répondit l'home modeste ,

A moi tant d'honneur n'appartient ;

Hélas ! je suis content de reste

D'être un pauvre Musicien.

Si M. R. voit jamais ceci, il ne manquera pas, en se comparant avec sa modestie ordinaire au *Lion de la Fable*, de répéter, que chaque *Cuistre* chaque *foi* vient lui donner un coup de pied (*), d'en appeler à l'Europe dont il est connu, à la postérité de qui il le sera peut être (**); à la bone heure, les noms les plus injurieux (quoiqu'il se pique de ne pas en dire) deviendront des éloges de sa part, dès qu'il les donera aux amateurs de la vérité, & aux défenseurs de la Religion. Ils ont du moins plus de sincérité que le Vicaire Savoyard ; ils n'adorent pas une Idole, qu'ils conoissent pour telle (†); ils ne disent pas, *Je suis attaché de bone foi à cette Religion véritable & sainte* (††) en faisant tous leurs efforts pour l'anéantir; ils ne disent point: *Je ne veux pas me*

(*) Rép. à l'Archev page 16.

(**) Voyés Lettre à M. CHAPUIS de Genève.

(†) EMILE page 171

(††) Voyés Lettre à M. DE MONTMOLLIN.

venger de ma Patrie (*), en cherchant à y mettre la dissention ; ils n'écrivent pas : *Retirés ces représentations* , quand le succès en est infructueux , & dans la vue de faire paroître de la modération & de la générosité ; ils disent , nous sommes Chrétiens , nous sommes Citoyens & Patriotes , & ils le sont ; si on le leur conteste , ils peuvent en appeler à leur conscience , sans craindre qu'elle les défavoue , ils disent... Mais en voila de reste.

Je suis &c.



(*) Voyés Lettre à M. CHAPUIS.



LES SOLITAIRES DES PYRENE'ES

N O U V E L L E .

SUR ces monts qui séparent l'Espagne d'avec la France, deux Hermites, l'un François, l'autre Espagnol, habitoient à peu de distance l'un de l'autre. Leur âge étoit à peu près égal, & peu avancé, leur figure des plus avantageuse, même sous leur habit difforme, leur conduite entièrement opposée à celle des Hermites ordinaires. Ils ne mandioient pas, ne recevoient ni dons, ni visites, savoient lire & lisoient. Leur premier soin avoit été de se fuir; leur conduite réciproque les rapprocha: Ils se virent souvent & se parlèrent sans défiance. En un mot, ils étoient voisins sans être ennemis, chose presque aussi rare, entre des émules de cette nature, qu'entre des rivaux de toute autre espèce.

Chacun d'eux avoit un second, sur lequel il se repositoit de certains menus détails. L'Hermite François dut particulièrement applaudir aux soins de son jeune dis-

ciple. C'étoit un modèle d'attachement, de zèle & d'activité. Nulle fatigue ne le rebutoit, nulle démarche ne lui sembloit pénible. A peine, cependant, paroïssoit-il toucher à sa quinzième année. Toutes les graces de la jeunesse & de la beauté brilloient sur son visage : On l'eût pris pour l'Amour, qui, par divertissement, s'étoit afublé d'un froc.

Un jour qu'il étoit absent, le Reclus Espagnol vint converser avec le François. Non, disoit-il à ce dernier, le chétif habit qui vous couvre, ne peut vous déguiser à mes yeux. Vous n'étiez point fait pour être ainsi vêtu, logé, couché, en un mot, pour vous ensevelir dans ces montagnes. Quelque incident vous aura fait renoncer au monde. Mais songez qu'il en faut de bien cruels ou de bien bizarres, pour justifier une telle résolution. Oh ! s'il est ainsi, reprit celui à qui il parloit, je suis plus que justifié. Mais vous même, quels bizarres, ou quels facheux incidens vous ont fait prendre une résolution toute pareille à la mienne ?

Il est vrai, repliqua l'Espagnol, qui vouloit causer, & qui ne trouvoit nul danger à le faire, il est vrai que je n'étois pas né pour m'afubler d'un sac, me nourrir de racines & coucher sur la dure. Il

est encore vrai que je mitige en secret cette austérité aparente ; mais une foule de disgrâces & de fautes m'ont rendu ce déguisement nécessaire... Oh ! vos travers & vos malheurs n'ont jamais pû égaler les miens , interrompit l'autre Hermite... Vous en allez juger dit l'Espagnol. Premièrement je suis marié. Et moi aussi , reprit l'Hermite François. J'aime ma Femme qui me fuit , ajouta le premier : Je suis ma Femme qui m'aime , repliqua le second.

L' E S P A G N O L.

J'épousai la mienne par supercherie.

L E F R A N Ç O I S.

On y eût recours pour me faire épouser la mienne.

L' E S P A G N O L.

Je l'aimerai toujours.

L E F R A N Ç O I S.

Je doute que je puisse l'aimer jamais.

Voilà effectivement , reprit l'Hermite Espagnol , un contraste aussi bizarre que marqué. Mais voyons jusqu'ou il peut s'éten-

dre. Je vais comencer, persuadé que vous imitez ma franchise & ma confiance.

Frère PAUL, tel qu'on se figure ici le voir en moi, est à Madrid le Comte d'Ol... Ma maison est ancienne & illustre, ma fortune assez considérable. J'ai servi mon Roi avec zèle & avec succès dans ses armées. C'étoit en Italie où la guerre se faisoit. J'y formai quelque liaison avec le Comte de C... S... nom qui n'étoit pas le sien propre, mais qu'il devoit à une action des plus éclatantes. Vous savez que c'est l'usage en Espagne de donner à un Officier qui se distingue le nom même du lieu où il s'est distingué: Récompense la plus flatteuse pour une ame noble. D'ailleurs le Comte avoit par lui même de la naissance & de la fortune; avantages qui lui en assuroient un autre bien digne d'envie: Il devoit à son retour épouser DONA LEONOR, une des plus belles personnes de toutes les Espagnes; mais en même tems une des plus altières. Elle semble avoir oublié cette sensibilité si naturelle à son sexe, & surtout dans cette contrée, pour emprunter toute la hauteur du nôtre. L'orgueil est sa passion la plus décidée; elle veut des esclaves plutôt que des amans. Je ne la conoissois que de nom & n'en étois pas conu: Elle étoit née

mon énie, c'est à dire qu'il y a entre ma famille & la sienne, une de ces haines héréditaires qu'on prend ridiculement soin de perpétuer dans chaque génération; mais j'étois loin d'adopter cette haine injuste. J'éprouvai même un sentiment bien opposé, à l'aspect du portrait de DONA LEONOR. Sa famille l'avoit envoyé au Comte, en attendant qu'il pût aller prendre possession du modèle. Mais il me parut moins éboui que moi même des charmes qu'étoit cette peinture. Il me sembla trop peu occupé du bonheur qui l'atendoit. Loin de se livrer à une joie vive & bien fondée, il étoit rêveur & mélancolique; il ne répondoit qu'avec embarras aux questions qu'on lui faisoit sur son futur mariage. Enfin, il me donna lieu de juger qu'il ne s'y dispoit qu'avec répugnance: Découverte qui me causoit une extrême surprise.

La guerre se faisoit avec vivacité; les rencontres étoient fréquentes & meurtrières. Le Comte fut un jour comandé pour une expédition secrète; je le fus moi-même pour le soutenir. Il tomba dans une embuscade & se vit envelopé par une troupe bien supérieure à la sienne. J'arrivai à temps pour la dégager; mais déjà le Comte étoit blessé, renversé de cheval sans connoissance &

& prêt à être foulé aux pieds par ceux des éremis. Je le fis secourir, tandis que je faisois tête aux Allemands, qu'une troupe nouvelle venoit de renforcer. Enfin, après une mêlée furieuse, l'avantage nous demeura. Je fis transporter le Comte au quartier général, où les plus habiles Chirurgiens désespérèrent de sa vie. Ce fut dans ce moment, qu'un Soldat de ma Troupe m'offrit le Portrait de LEONOR. Il l'avoit pris dans la poche d'un Soldat ennemi, qui avant d'être tué, avoit eû la précaution de fouiller le Comte. L'état ou étoit réduit ce dernier, & surtout l'envie de garder le Portrait de LEONOR, m'en fit suspendre la restitution. Je fis remettre la boîte parmi les effets du blessé, après en avoir détaché la mignature qu'elle renfermoit. L'indulgente loi de la galanterie tolère aisément ces sortes de larcins. Je crus qu'elle m'autorisoit à me faire sur ce point l'héritier du Comte, supposé qu'il ne guérit pas de ses blessures.

Il étoit encore dans l'état le plus équivoque, lorsqu'une paix subite sépara les armées, & que des motifs pressans me rappellèrent en Espagne. Je me rendis à Séville; c'étoit le séjour qu'habitoit DONA LEONOR. Je parvins à la voir, mais sans

me faire conoitre , fans même avoir pû en être remarqué. Elle me parut encore plus belle en réalité , que dans son portrait. J'en devins éperdument épris ; mais en même tems je frémis des obstacles que l'antipathie de nos familles alloit opofer à cet amour.

J'essayai quelques voies de réconciliation ; toutes furent inutiles. Dans cet intervalle , le Comte de C....S.... guéri de ses blessures , avoit été nommé Gouverneur d'Oran , & étoit parti du sein de l'Italie même , pour se rendre à cette Ville d'Afrique. Vous savez que le Gouverneur de cette Place ne peut s'en absenter sous aucun prétexte. Ce poste n'est pour lui qu'une prison honorable , & le nouveau Gouverneur jugeoit DONA LEONOR très propre à égayer cette prison. Il jugeoit bien ; mais il s'y prit mal. Ne pouvant agir par lui même , il choisit pour député un de ses principaux Domestiques , Africain d'origine , & mille fois plus intéressé que cette origine ne le suppose. Je lui avois été utile en Italie , où dès lors il servoit le Comte. Le hazard me le fit rencontrer come il débarquoit à Cadix. Il me reconut ; m'aborda , & m'aprit le sujet de son voyage. Il venoit , me dit-il , demander au nom de son Maître DONA

LEONOR à ses parens. Cette nouvelle me fit pâlir, & l'Africain s'en aperçût. Il osa me faire différentes questions, qui toutes avoient pour but & de me marquer du zèle, & de m'arracher mon secret. Je crus pouvoir le lui confier; je lui avouai que mon trépas étoit certain, si quelqu'autre que moi épousoit DONA LEONOR.

L'Africain parut un instant rêveur; après quoi il ajoura, qu'il savoit un secret pour conserver mes jours; mais que les siens seroient par là fort exposés & sa fortune perdue sans ressource. Je lui offris, pour le rassurer, ma protection & une récompense proportionnée à ce grand service. Je ne prévoyois pas qu'il pût m'en rendre d'autre, que de faire manquer le Mariage, qu'il s'étoit chargé de faire réussir, & en effet, c'étoit déjà beaucoup. Mais l'Africain osa d'avantage. Il me proposa de me substituer à la place de son Maître; chose; selon lui, fort aisée & très excusable. Quant à moi, elle me parut & plus difficile & très peu honête. C'étoit néanmoins le seul expédient qui me restait. Que n'ose point un amour impétueux, à qui les moyens ordinaires manquent pour arriver à son but, & surtout, à qui la route opposée offre un moyen sûr d'y par-

venir ! En éfet l'Agent du Comte étoit muni des atestations les plus claires, les plus authentiques. Il n'étoit pas possible de révoquer sa mission en doute. Ce n'est pas tout , le Comte marquoit expreffément, que fur la réponse de son Envoyé, il viendrait lui même éfectuer en perfonne l'alliance qu'il follicitoit par un tiers. L'âge de ce rival étoit d'environ dix ans plus avancé que le mien ; mais cette différence étoit peu remarquable. Il y avoit d'ailleurs entre nôtre taille & nos traits ce raport qui peut faire illufion à des yeux peu familiarifés avec l'objet qu'on veut remplacer ; & ce qui achevoit de rendre cette illufion facile, c'est que le Comte absent de fon Pays depuis 20 ans , étoit absolument inconu à DONA LEONOR : Il n'étoit guères mieux connu perfonnellement des autres parens de cette belle Espagnole. Tant de facilités me féduifirent. Nous convinmes donc, l'Africain & moi, qu'il feroit en éfet la demande au nom du Gouverneur ; mais qu'il fubftitueroit mon portrait au fien. J'y joignis même , pour plus d'authenticité, celui de DONA LEONOR auquel j'avois fait adapter une boîte toute femblable à celle que j'avois reftituée au Comte. Ce que nous avions prévu arriva. La propofition du Gouverneur d'Oran fut

aprouvée de toute la famille de DONA LEONOR, & ce que je n'avois osé prévoir, mon portrait plut à cette jeune & altière beauté: Vous présumez bien que l'Agent du Comte lui écrivit d'un stile à le clouer plus que jamais à son rocher. Mais tandis que ce rival, trompé par cette lettre, regardoit sa démarche come infructueuse, j'en recueillois hardiment les fruits.

Au bout d'un intervalle raisonable, je me présente sous le nom du Comte, accompagné de quelques amis, qui aprouvoient & servoient mon stratagème. C'étoit vers le soir, & la cérémonie ne fut pas même différée jusqu'au matin. Je donai pour motif de cette extrême diligence l'absolue nécessité qui me rapelloit à mon Gouvernement, & le danger qu'il y auroit pour moi à être surpris en Espagne. Ces raisons étoient plausibles; elles furent goûtées. Nous nous acheminames, sans différer, vers le Port de Cadix, où un Vaisseau nous atendoit. Une vieille Tante de DONA LEONOR, qui l'avoit élevée, voulut s'embarquer avec elle: Je ne m'y oposai pas, mais je n'y consentis qu'à regret. DONA PADILLA, c'est le nom de cette Tante, étoit doublement mon ennemie & par une

suite de la haine héréditaire dont j'ai déjà
 parlé, & parce que mon Père avoit refusé
 de mettre fin à cette haine en épousant
 DONA PADILLA ; sorte d'injure qu'une
 femme ne peut naturellement oublier, &
 que celle-ci avoit toujours présente. Quo-
 qu'il en soit nous partimes. Le Pilote
 avoit le mot, & d'ailleurs le Détroit de
 Gibraltar que nous passâmes, acheva de
 tranquiliser la vieille Tante, qui se piquoit
 de connoître la Carte. Elle ne douta plus
 que nous n'allâssions en Afrique. Pour ma
 nouvelle Epouse, elle étoit seule avec moi
 dans la principale chambre du Vaissèau, &
 elle ne s'aperçut, ni ne s'informa de rien,
 qui concernât le trajet que nous avions à
 faire. Nous continuâmes ainsi à cotoyer
 de loin les Côtes d'Espagne, que l'on per-
 suadoit à la vieille être celles d'Afrique,
 & nous arrivâmes à Alicante, que la Tante
 & la Nièce prirent pour la Ville dont j'é-
 tois Gouverneur. Il étoit presque nuit ;
 circonstance qui aidoit encore à l'illusion.
 J'avois d'ailleurs envoyé d'avance mes or-
 dres par terre. Une voiture leste & co-
 mode nous atendoit aux portes. Je fis tra-
 verser la ville à mes deux compagnes de
 voyage & les conduisis en toute diligence
 à quelques lieues de-là, dans un Château
 qui m'appartient. Je voulois encore diffimu-

ler, au moins quelques jours; mais les soupçons de l'une & de l'autre devinrent si marqués, si pressans, qu'il falut enfin me résoudre à parler net. Je leur déclarai que je n'étois ni le Comte de C...S... ni le Gouverneur d'Oran; mais que mon nom valoit pour le moins celui que j'avois emprunté; que je pouvois prétendre aux mêmes emplois que mon rival; que ma fortune égaloit la sienne, & qu'à coup sûr mon amour l'emportoit sur le sien...

Comment reçut-on votre aveu? interrompit brusquement l'Hermite François. On ne peut pas plus mal, répondit l'Espagnol. Je le crois, reprit Frère PACOME, c'est le nom que s'étoit donné l'autre Cénobite. Et pourquoi reprit Frère PAUL, en êtes vous si persuadé? C'est, ajouta Frère PACOME, que j'ai moi même effuyé un pareil aveu, & que certainement je l'ai reçu plus mal encore. Mais poursuivez votre récit. Le prétendu Frère le continua en ces termes:

Non, je ne puis vous exprimer la surprise où ce discours jetta & la tante & la nièce, Jusqu'à ce moment DONA LEONOR m'avoit prodigué les marques de la plus vive tendresse. Quelle fut ma douleur de la voir désapprouver hautement mon

stratagème ! Je lui protestai qu'il ne m'avoit été dicté que par l'amour & par l'impossibilité de pouvoir l'obtenir autrement ; que j'avois un rang à lui donner & que j'étois prêt à réparer tout ce qui dans cette affaire pouvoit pécher par la forme, puisqu'aussi bien il n'y avoit plus rien à réparer quand au fond. Je vis le moment où DONA LEONOR alloit oublier son courroux ; mais la vieille Tante étoit inflexible, & l'ascendant qu'elle avoit sur sa nièce l'emporta sur celui que je croyois y avoir moi même. Je continuai cependant à les traiter avec tous les égards possibles. Elles avoient tout à souhait, excepté la liberté de m'échapper & celle de faire faveur à leur famille l'espèce de captivité où je les retenois. D'un autre côté leurs parens les croyoient en Afrique ; mais le Gouverneur d'Oran ne tarda pas à les détromper. Impatient de ne recevoir aucunes nouvelles de son député, il prit le parti d'en dépêcher un second. Le Comte aprit par lui une partie de ce qui s'étoit passé & devina le reste. Jugez de sa rage & de sa confusion ! Ce qui achevoit de le désespérer, étoit de ne pouvoir sans dishonneur & sans crime s'absenter de la Forteresse, qui lui étoit confiée. Il préféra enfin sa vengeance à sa fortune, demanda

un Successeur, l'obtint & se rendit sur les lieux, pour vérifier le rapport de son nouveau confident, & toute la perfidie de l'ancien.

Là il apprit tout ce qu'il desiroit & craignoit d'apprendre. On lui confirma qu'un prétendu Gouverneur d'Oran avoit époufé, & par conféquent enlevé celle qu'il se propofoit d'époufer lui même. Il lui refloit à favoir quel étoit ce raviffeur, quelle route il avoit prife, quelle retraite il avoit choisie. Peut-être ne comptoit il pas découvrir fi promptement toutes ces choses; mais le hazard le fervit mieux qu'il ne l'efpéroit. Un Matelot, qui fit avec nous le trajet de Cadix à Alicante, & qui étoit de Séville, y revint. Ayant oui parler du rapt de DONA LEONOR, il dit publiquement avoir aidé à la conduire à Alicante. Le Comte à cette nouvelle ne consulte que fa fureur. Il se rend par terre & en poste à Alicante. Le premier objet qui s'offre à fa vuë est l'Africain, qui l'a trahi. Celui-ci l'ayant reconnu, cherchoit à l'éviter; mais ce fut en vain: Ta mort est certaine, lui dit le Comte en le joignant, si tu ne me détailles ton infame trahifon & si tu ne me conduis chez ton complice. L'Africain, demi mort de frayeur, me nomma à son ancien Maître. Le Comte

fut fort surpris de trouver en moi celui qu'il cherchoit , mais il n'en fut que plus irrité. Il persista à vouloir être conduit & introduit chez moi. J'avoue que mon étonnement & ma confusion furent extrêmes en le voyant paroître. Je ne savois quel discours lui adresser ; il me prévint. DOM FERNAND, me dit-il, tu vois en moi l'homme du monde que tu as le plus vivement outragé. Peut-être te dois-je la vie , mais tu viens de me ravir l'honneur ; la compensation n'est pas exacte. J'ai osé pénétrer chez toi sans fuite & sans défiance. J'aurois pu recourir aux voies toujours lentes & souvent peu sûres de la Justice ; mais des hommes tels que nous doivent se faire justice eux mêmes. Choisis sans différer l'instant & le lieu.

Il est très juste, lui répondis-je, de vous donner la satisfaction que vous exigez. C'est, d'ailleurs, la seule qui soit en mon pouvoir & en ma volonté ; car vous n'espérez pas, sans doute, que je vous cède jamais DONA LEONOR ? Je vous ai enlevé cet objet, que vous n'aimiez qu'en idée, & que j'aimois réellement. J'ai emprunté votre Nom pour arriver à mon but, non que j'aie à rougir du mien & qu'il n'égalé peut-être l'éclat du vôtre ; mais il s'agissoit de tromper une haine in-

juste & implacable. J'y ai réussi par ce moyen. C'est une ruse qui est d'usage à la guerre, & qui est du moins tolerable en amour. Quoiqu'il en soit, vôtre ressentiment est légitime, & me voilà prêt à vous suivre. Je l'exhortai cependant à prendre quelque repos & même quelques rafraichissemens. Il me témoigna n'avoir envie que de se battre. Je le mis bientôt à même de se satisfaire. Il sortit sans affectation; je le suivis de près; & à peu de distance de mon château, nous commençames un combat des plus animés. Je n'ignorois point à quel homè j'avois à faire & il remplit toute l'idée que j'avois eü de lui. Je l'avouerai même, je ne combattois pas sans remords. Il me blessa avant que j'eusse pü lui porter aucune atteinte. Je redoublai mes efforts & le blessai à mon tour. Deux autres blessures que je lui fis ne purent le réduire à demander quartier; mais enfin il tomba, afoibli par la perte de son sang. Je ne me permis point de désarmer un si brave home; je m'éloignai en lui promettant un prompt secours. Ce fut en éfet mon premier soin. Un de mes gens, qui étoit Chirurgien, voulut d'abord me panser. Je m'y oposai & le conduisis moi même auprès du Comte, qui avoit perdu toute conoissance. On lui mit le premier

apareil sur le champ de bataille même ; Après quoi je le fis transporter chez moi , le plus doucement qu'il fut possible. Ses blessures étoient considérables ; cependant le Chirurgien jugea , qu'elles pourroient n'être pas mortelles. Il reprit un peu ses sens , & je m'éloignai , tant pour ne point le mortifier par ma présence , que pour me faire panser moi même.

Revenu entièrement à lui , le Comte demanda chez qui il étoit. J'avois défendu qu'on l'en instruisit. Il reçût pour réponse , qu'il étoit en lieu de paix & de sûreté ; qu'il n'eût d'autre inquiétude que de se guérir. On avoit pour lui les attentions les plus pressées , & j'avois de mon côté celle de ne point m'offrir à sa vuë. Etonné cependant de ne voir paroître que des domestiques , il réitéra ses questions , & les réponses de mes gens étant toujours à peu près les mêmes , il soupçonna ce qu'on lui cachoit avec tant de soins. Pourquoi , demanda-t il encore , pourquoi celui qui en use avec moi si généreusement me croit-il moins généreux que lui ? Ce discours m'ayant été de nouveau rapporté , je fis dire au Comte , qu'une blessure assez considérable m'avoit jusqu'alors contraint de garder la chambre ; mais que j'espérois aller bientôt m'informer en personne de sa pro-

pre situation. Cette réponse parut le satisfaire.

Il est tems de revenir à DONA LEONOR. Elle & sa vieille Tante habitoient toujours mon Château ; mais la partie qu'elles occupoient n'avoit aucune communication avec le reste. Il eût été plus essentiel pour moi d'interrompre toute communication entr'elles : Mes complaisances eussent pû adoucir DONA LEONOR, que les conseils de sa Tante aigrissoient de plus en plus contre moi. Une jeune personne excuse toujours assez facilement les fautes que l'amour fait comettre ; mais il n'est aucun âge où une femme puisse oublier une injure, qui part du mépris ou de l'indifférence ; aussi DONA PADILLA eût elle voulu se venger de celle de feu mon Père sur toute sa postérité.

DONA PADILLA & sa Nièce avoient vû des fenêtres de leur pavillon, ce qui s'étoit passé durant & après mon combat contre DOM TELLEZ. Elles ignoroient le nom de mon adverfaire, & je n'avois pas moi même fait réflexion, qu'elles pouvoient nous apercevoir dans ce moment. Je suis sûr que les vœux de DONA PADILLA furent tous contre moi ; & ce qui m'afflige beaucoup plus, j'ignore si la Nièce ne fut pas sur ce point d'accord avec elle. Au surplus ce combat étoit une énigme

pour l'une & pour l'autre. Ce fut apparemment pour la développer, ou dumoins pour vérifier leurs soupçons à cet égard, que DONA PADILLA me fit demander un entretien. Elle ignoroit que je fusse blessé : Je ne l'en fis pas instruire. On lui dit seulement de ma part, qu'une incomodité subite m'empêchoit de me rendre auprès d'elle. A cela près, je lui laissois la liberté de prévenir ma visite, & en éfet elle la prévint. Je n'aperçus ni sur son front, ni dans ses discours, aucune marque de haine. Elle dissimula au point, que je crus que le tems & ses propres réflexions l'avoient entièrement changée. J'avoue, me disoit-elle, du ton le plus véridique, j'avoue que certaine prévention héréditaire m'anima contre vous, dès l'instant où vous vous fites conoitre. Mais enfin j'ai senti que cette prévention étoit injuste, & que d'ailleurs ce malheur supposé étoit sans remède. J'espère avec le tems persuader la même chose à ma Nièce, qui me voyant changée à vôtre égard, imitera bien volontiers mon exemple.

Il suffit d'aimer pour être crédule. Je ne soupçonnai aucun artifice dans ce discours. Je jurai à DONA PADILLA une reconnoissance, un dévouement éternel. Je voulois, malgré l'état d'épuisement où je

me trouvois, je voulois, dis-je, aller trouver sa Nièce & lui renouveler l'offre de tout réparer, offre tant de fois renouvelée en vain; mais DONA PADILLA s'oposa à cette démarche; me promit d'aplanir toutes les difficultés & me laissa ivre d'espérance & de joie.

Le jour suivant y mit le comble. Je vis la Tante & la Nièce entrer dans ma chambre. Je crus voir, dans les yeux de cette dernière, plus que l'autre ne m'avoit promis. Dès lors, elles jouirent d'une liberté entière demême que leur fuite. Il est vrai que l'évasion d'un de leurs domestiques me donna quelque inquiétude; mais la franchise aparente de l'une & de l'autre me rassura. Je portai la confiance jusqu'à leur apprendre, que l'adversaire, avec lequel elles m'avoient vû aux prises, étoit le Comte lui même; qu'il étoit dans mon Château, & qu'il leur seroit libre au premier jour de lui parler. La crainte d'occasioner à celui-ci quelque révolution fâcheuse, m'empêcha seule d'avancer le moment de cette entrevue. Il convenoit d'ailleurs, que j'eusse d'abord avec lui un entretien particulier. Lui même desiroit me voir, & je me rendis à son invitation. Il m'adressa la parole aussi-tôt qu'il m'aperçût. Marquis, me dit-il; il ne peut plus y avoir

de rivalité entre nous. Votre bras m'a vaincu ; vos procédés me défarment ; jouissez en paix du trésor que vous savez si bien défendre. Brave Comte, lui répondis-je, un home tel que vous n'a de supérieurs ni en courage, ni en générosité. Il me demanda s'il ne lui seroit pas permis d'envifager, au moins une fois, DONA LEONOR. J'y consentis sur le champ, persuadé que toutes ses anciennes prétentions sur elle ne pouvoient plus décentement exister. Je favois d'ailleurs, que DONA PADILLA desiroit cette entrevue autant que lui même : Aussi ne se fit elle point trop atendre. Elle vint acompagnée de sa Nièce.

C'étoit quelque chose d'assez nouveau qu'une pareille situation ; j'examinai en silence & le Comte & DONA LEONOR. Elle a tant de charmes, que je ne fus pas surpris de voir mon ancien rival tout prêt à le redevenir. Il perdit & la parole & toute contenance en la voyant. Pour elle je n'aperçus presque aucune altération sur son visage, & cette extrême tranquillité rapella toute la mienne.

Je l'avouë, il n'échapa à DOM TELLEZ aucun discours, qui anonçât ni desir, ni espérance de sa part. Il y auroit eû de
la

la barbarie à exiger qu'il étoufat jufqu'aux regrets. Il eût même la force de n'en témoigner, qu'autant que la politesse fembloit le lui prescrire; mais il fut moins réfervé dans l'entretien que nous eûmes tête à tête. Il m'avoua qu'il feroit au deflus de fes forces de me la céder, fi elle pouvoit encore faire l'objet d'une difpute. Avouez en même tems, lui dis-je, qu'il a pû être au deflus des miennes de me la laiffer ravir, pouvant me l'affurer. Le Comte me fit un autre aveu, que je n'atendois pas; il me dit, qu'en lui enlevant DONA LEONOR, je lui épargnois un parjure; qu'il étoit fecrettement lié en France & que cet événement, joint à fes remords, l'alloit rendre à fes premières chaines. En attendant, il s'ofrit d'être Médiateur auprès de la Nièce & de la Tante. Ce fut lui qui m'inſtruiſit, que la première feroit bientôt apaisée, fi la ſeconde pouvoit l'être. Je le conjurai de redoubler ſes efforts auprès d'elle. Ses bleffures étoient à peu près guéries, & ſon zèle pour mes interrets fembloit ſ'accroître à chaque inſtant. Mais la haine de DONA PADILLA étoit toujours la même.

Retiré un jour au fond de mon cabinet, j'y étois abîmé dans une rêverie mé-

lancolique & profonde. Elle fut brusquement interrompue par le Comte. Ami, me dit il d'un ton vif & pénétré, vous êtes trahi, vous êtes vendu. Une nombreuse troupe d'Alguasils assiége le Château & leur Chef demande à vous parler de la part du Roi. C'est un trait de la vengeance de DONA PADILLA; mais décidez promptement ce qu'il faut faire. Faut-il résister? me voilà prêt à verser tout mon sang pour vous.

Courageux Ami, lui répondis-je, votre générosité vous perdrait sans me sauver. *Il nous fieroit mal de résister aux ordres d'un Roi, que nous avons si bien servi.* Gardez-vous, reprit-il avec vivacité, gardez vous bien d'obéir entièrement: Vous êtes perdu si on vous arrête. Eh que puis-je donc faire, ajoutai je? Vous déguiser & disparaître, poursuivit-il. Je vais vous en donner les moyens; je vais me livrer à votre place & sous votre nom. Je ne suis pas plus connu de cette vile troupe que vous même. Il sera facile de lui faire prendre le change. Il vous fera également aisé d'être instruit de ce qui se passe. J'espère que le tems & mes soins acomoderont toutes choses.

Ce conseil me donna à rêver; mais l'instant d'après je rougis de mes soupçons;

d'ailleurs confiderant qu'il ne pouvoit y avoir aucun rifque pour le Comte, & qu'à tout événement, je pourrois toujours venir le dégager, je confentis à ce qu'il exigeoit.

DONA PADILLA, qui fans doute craignoit mon reffentiment, s'étoit renfermée dans fon pavillon avec fa Nièce. Elle aidoit par là à nôtre stratagème, auffi eut-il un plein fuccès. On conduifit le Comte à la Ville Capitale de Murcie. Il refta feulement chez moi, jufqu'à nouvel ordre, quelques Alguafils, canaille qu'avec le fecours de mes gens, il m'eût été facile d'exterminer; mais je n'en avois aucune idée pour le moment. J'étois bien éloigné de fonger à compromettre DOM TELLEZ plus qu'il n'avoit voulu l'être. Couvert d'habits fimples, après avoir doné mes ordres à mes principaux domestiques, j'allois abandonner ma maifon à mon énie & à fes fatellites; j'allois m'éloigner, même fans chercher à voir DONA LEONOR: Le hazard vint l'offrir à mes yeux. Je la rencontraï noyée dans fes larmes & dans l'agitation la plus vive. Quand même elle ne m'eut pas reconu, je n'aurois pû m'empêcher de me faire conoitre à elle; je n'en eûs pas befoin. Qui êtes vous, me dit-elle

avec une exclamation involontaire , & qui auroit pû s'attribuer à la joie ; par quel prodige êtes vous encore ici ? Je n'y ferai pas long-tems , lui repliquai-je ; vous me voyez prêt à m'exiler de ma propre demeure : Vos vœux , & ceux de vôtre Tante barbare , feront bientôt remplis. DONA LEONOR ne répondit rien , mais ses larmes continuoient à couler. Hé bien , ajoutai je , s'il est vrai que vous ne soyiez pas mon énie , fuyons ensemble ; tout éxil , tout climat me fera doux , si vous l'habitez avec moi. Non , reprit-elle en sanglotant , non , une telle démarche ne m'est ni permise , ni possible. Un Cloître austère va ensevelir ma honte & tout espoir de réunion avec vous... A ces mots elle s'évanouit.

J'étois hors de moi même. J'appellai quelques domestiques. Ils acoururent & avec eux l'implacable vieille. Elle me reconnut ; elle frémit & reprocha à trois Alguasils qui se trouvoient là d'avoir manqué leur proie ; ajoutant avec des cris furieux , que j'étois DOM FERNAND. Cet excès d'audace mit le comble à ma fureur. J'allois immoler cette mégère ; un reste d'orgueil me retint ; mais rien ne pût m'empêcher de fondre avec rage sur les Satellittes , qui me crioient de me rendre. Un de

ces misérables tomba à mes piés percé de coups ; les deux autres firent feu en s'éloignant. Ils me manquèrent ; mais en revanche une des deux bales alla casser le bras droit à la barbare PADILLA. Mes domestiques acoururent en armes. Les Archers ne se trouvant pas les plus forts, & éfrayés de ce qu'ils venoient de faire, se virent eux mêmes obligés de se rendre.

J'ordonai des secours à ma cruelle éemie. Son accident jettoit sa Nièce dans une désolation trop grande, pour qu'il fut possible de lui parler d'autre chose. La nuit avançoit, & j'avois mille raisons d'en profiter pour mon départ : Ainsi je m'éloignai, acompagné d'un seul domestique.

Chemin faisant je réfléchis, que l'affaire étoit devenue plus grave ; qu'il pourroit y avoir quelque danger pour DOM TELLEZ. Je ne balançai pas ; je m'acheminai vers le lieu de sa détention, résolu de me substituer à sa place. Il jouissoit d'une assez grande liberté, & j'eus celle de lui parler tête à tête. Mon arivée lui causa autant de surprise que d'inquiétude ; mais je prévins les questions qu'il alloit me faire. Ami, lui dis-je, c'est trop vous compromettre & vous exposer ; les circonstances ne sont plus les mêmes & je dois seul en

courir les risques. Alors je l'instruisis de ce qui s'étoit passé, depuis l'instant de son départ... Eh! c'est pour cela, interrompit-il vivement, que vous devez plus que jamais vous éloigner. Les risques seront toujours beaucoup plus grands pour vous que pour moi. La mort de l'Alguasil & l'arêt des autres ne font rien. En vain lui opposai je les raisons les plus pressantes. Il ne les approuva pas plus que les premières, & malgré toute ma répugnance, il me fallut moi même céder aux siennes.

Mes larmes coulèrent en embrassant ce généreux Ami. J'errai quelque tems d'un lieu à l'autre, toujours déguisé & toujours méconu. Un émissaire fidèle m'instruisoit de tout ce qu'il m'importoit de savoir. J'appris qu'une troupe nombreuse d'Alguasils avoit de nouveau reparu chez moi; que DONA PADILLA, presque guérie de sa blessure, ne poursuivoit que moi seul & non ceux qui l'avoient blessé; que mes gens étoient à peu près esclaves dans mon Château & que mon ennemie y comandoit en maîtresse. Le Comte lui même s'est vû pris à partie par DONA PADILLA & par ses Frères. Il a eû recours au Roi, qui s'est réservé la décision de ce procès bizarre. Mais vous savez l'espèce de maladie dont ce Monarque est ataqué depuis plusieurs mois. Il ne peut ni doner aucune

audience, ni s'occuper d'aucune affaire; & cependant le Comte est toujours prisonnier, DONA PADILLA toujours implacable, DONA LEONOR toujours ingrate, & moi toujours fugitif. Enfin, las d'errer de province en province, j'ai choisi ces montagnes pour asile & cet habit pour dernier déguisement. J'en ai secrettement fait instruire mon généreux rival, & je n'apprens pas que rien en ait encore instruit mes persécuteurs. Mais avouez, ajouta l'Espagnol, qu'il en faut souvent moins pour se faire Hermite, & que de plus foibles disgraces vous retiennent enseveli dans cette grotte.

C'est précisément ce que je n'avouerai pas, reprit l'Hermite François. Mon récit, il est vrai, fera plus court que le vôtre & moins rempli d'héroïsme; mais vous allez voir si j'ai eû de bones raisons pour fuir le monde, les homes du bon ton, & surtout les femmes, quelque ton qu'elles pussent prendre.

Come il achevoit ces mots, son jeune Compagnon entra pour quelques motifs indifférens. Il parut l'instant d'après vouloir se retirer. Non, lui dit Frère PACOME, demeurez avec nous. Le récit que je vais comencer poura vous être utile. On s'épargne bien des sottises quand on fait une mûre attention à celles d'autrui. Le jeune Solitaire obéit en rougissant; & son Patron poursuivit en ces termes.

(*La fin le mois prochain.*)



ANONCE DE LIVRES.

IL vient de sortir de la Presse de l'Imprimerie d'YVERDON un Ouvrage intitulé *Le Conservateur de la Sante*, par M. LE BEGUE DE PRFSLE, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris & Censeur Royal.

C'est un in 12 d'environ 600 pages. L'Auteur détaille les dangers auxquels nôtre sante est exposée & les precautions à prendre pour s'en garantir, à l'égard de l'air, de l'eau, des boissons artificielles, du pain, des viandes, poissons, fruits &c. de la quantité des alimens & de leur qualité, du tems du repos, des habillemens, de la veille & du sommeil, des attitudes, des travaux & des exercices du corps & de l'esprit. des sensations, des passions, des habitudes &c &c. Il y a à la fin un Chapitre, qui contient plusieurs Règlemens de Police, pour la conservation de la sante. L'Ouvrage est excellent & mérite d'être entre les mains de tout le monde. Il se vend chez tous les Libraires des principales Villes de Suisse.

L'on a aussi achevé, dans la même Imprimerie les 3 & 4 Volumes des Oeuvres de M. d'AGUESSEAU. Le 3me Vol. contient les Instructions sur les Etudes propres à former le Magistrat. Le 4. Vol. renferme un Essai de Droit Public: L'Auteur y parle du Droit Naturel & de ce.

lui des Gens. Ce 4me Volume in 12 complete le 1er Vol. de l'Édition in 4to de Paris.

CHEZ les Frères PHILIBERT, Libraires à Genève, l'on trouve les Livres nouveaux dont voici les Titres :

Introduction à l'Histoire de Dannemarc, avec les monumens de la Mythologie des Celtes 2de Edition revue & corrigée par l'Auteur (M. le Professeur MALLET) in 12. 2. Vol. Genève 1763. La suite contenant l'Histoire de Dannemarc ou les Tomes 3. 4. & 5. *en attendant les 3. derniers.*

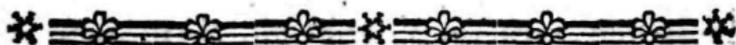
Penfées de Jean Jaques ROUSSEAU, ou Extrait de ses Ouvrages in 12. 1763.

Education Nationale, par M. DE LA CHALOTAIS, in 12. 1763. Nouvelle Edition, revue & corrigée.

Recherches sur les sentimens moraux in 12. 1763.

Avis de M. TISSOT sur la fanté, nouvelle Edition conforme à la seconde originale; à laquelle on a joint la Traduction de la Préface Allemande de M. HIRZEL & des Notes, par M****. D. M.

Le Conservateur de la Santé par M. LE BÈGUE DE PRESLE &c.



M E D E C I N E.

IL nous est tombé entre les mains la Recette d'un Remède infallible contre la Rage, dont l'expérience faite nombre de fois, s'est encore réitérée depuis peu sur 10 personnes, mordues le même jour par un chien, dans le Château d'un Seigneur de distinction de France. Un jeune Garçon, Domestique du Château, mordu légèrement par le même chien, négligea sa blessure, & au bout de 12 jours la rage se manifesta au point qu'on fut obligé de le lier pour le conduire chez des Dames du voisinage, qui possédoient & administroient charitablement le Remède dont il s'agit & qui étoit une Recette conservée depuis long-tems dans leur Famille. Elle leur enjoignoit de ne jamais recevoir aucune rétribution de cette Recette & de n'en faire part à qui ce soit qui fut dans le cas de s'en faire payer. Elles l'ont donné à un Officier, qui faisoit partie des 10 personnes mordues & guéries depuis peu comme on vient de le dire, avec la même clause qui leur étoit imposée. Cet Officier l'a communiqué à quelques autres personnes,

& come nous croyons qu'un secret de cette importance ne peut être trop répandu, nous avons envisagé come un devoir indispensable de le rapporter ici.

RECETTE CONTRE LA RAGE.

UNE Poignée de Rhue.

Une Poignée de la Peau d'Eglantier, ou Rosier sauvage.

Une Poignée de Paquerette, ou Marguerite sauvage.

Le Blanc d'un gros Poireau ou de deux petits; les plus vieux sont les meilleurs.

Six gouffes d'Ail.

Six Morceaux de Fiente de Poules de la plus blanche.

Une Poignée de Sel.

Le tout bien pilé, l'on y mettra dix huit Cuillerées à bouche de bon Vinaigre fait avec du Vin rouge, que l'on remuera bien avec les simples; on laissera infuser le tout du soir au matin, dans un Vase de terre neuf vernissé. Ensuite on passera le tout pour en exprimer le jus, par un Linge fort & propre.

Cette quantité peut servir à trois personnes. L'on n'en peut faire moins à la fois & l'on en done à chaque personne les quantités ci après, suivant la force du tempéramment, suivant les âges, plus ou moins.

232 JOURNAL HELVÉTIQUE

Cinq bones Cuillerées à bouche pour un home fort & vigoureux.

Quatre Cuillerées pour un moins fort & une Femme.

Trois Cuillerées pour un jeune home de 12 à 15 ans.

Deux Cuillerées pour un Enfant de 7. à 8 ans.

Une Cuillerée pour un Enfant de 4 à 5 ans.

Il faut prendre ce Remède à jeun, & ne manger qu'une heure après au moins.

Il faut s'abstenir le jour qu'on le prend de fruits, laitage, salade & autres crudités.

Il faut aussi, pour que ce Remède opère avec succès, courir environ mille pas après l'avoir pris.

Il faut remettre les playes ou morsures au vif, pour les faire saigner un peu & les froter ensuite avec le mare de la décoction, & mettre de ce même mare sur la playe, jusqu'à ce qu'elle soit guérie.

Les morsures les plus dangereuses sont celles du visage, aux mains & aux talens. Il faut alors augmenter la doze dans la proportion de $5\frac{2}{1}$ cuillerées pour les plus forts.

Ce remède guérit aussi les Chiens, Chevaux, Bœufs, Vaches & autres Animaux

domestiques, en doublant, proportionément à leur grosseur, la quantité du Remède, come par exemple pour un Cheval, ou Vache 18 Cuillerées. Il est nécessaire aussi de rouvrir leurs playes & de les panser come il est dit ci dessus.

Ce remède a guéri plusieurs personnes, qui avoient déjà effuyé quelques accès de rage.

Au premier accès, il faut augmenter la doze d'un tiers, à proportion ensuite, en étudiant toujours le tempéramment, & cela jusqu'au septième accès.

Il faut que le Vinaigre soit fait avec du Vin rouge; cela est essentiel.

Nous nous croyons aussi obligés d'informer le Public, qu'il se trouve à Bienne une personne qui a un secret infailible pour guérir l'Épilepsie ou Haut Mal, & cela en peu de tems, moyennant que le Malade observe un certain régime. Mais pour être assuré du succès de son Remède, il faut qu'il voie le patient & l'examine attentivement dans un de ses accès. Le Possesseur de ce secret n'ayant jamais voulu se faire anoncer, dans la crainte qu'on ne l'envi-sageat come un Charlatan, a peut-être par là frustré bien des gens de l'avantage de

se délivrer d'un mal aussi fâcheux. Ce n'est que depuis peu que nous avons appris indirectement, que tous ceux qui avoient voulu faire l'expérience de son remède & suivre les conseils avoient été guéris, & qu'il n'avoit jamais voulu recevoir aucune rétribution, qu'après que le succès de la Cure étoit bien constaté. Quoique nous n'osions pas le nommer, come il est connu à Bienne & dans les environs, il ne sera pas difficile à ceux qui auront besoin de son secours de le découvrir.





LOGOGRIPE.

D'UNE Divinité charmante
 J'ai la gloire d'être Intendant
 Et mon desir le plus ardent
 Consiste à la rendre contente ,
 Afin que sa main bienfaisante
 Me récompense des travaux
 Dont je brave aisément les maux
 Quand ils couronnent mon attente.
 Alors je goute le plaisir
 De voir briller mon domicile
 Ou se trouve l'aimable azile
 Du Papillon & du Zéphir.
 En décomposant ma nature ,
 Dont neuf Lettres font la structure ,
 Je suis un séjour eucharité
 Propre à la sensualité ;
 Plus , un indice que le Sage
 Voit à regret sur son visage ;
 Ce que souvent un marmouset
 Fait pour se préserver du fouët ;
 Ensuite un verbe qui dénote
 Du chagrin l'heureux Antidote ;
 Une horrible stérilité
 Qui fait gémir l'humanité ;
 Enfin le chef-d'œuvre solide

D'un habitant de la floride
 Et de plusieurs autres climats
 Après la saison des frimats ;
 Mais pour terminer l'exercice
 Qui met mon Lecteur au suplice
 Je lui dirai confidemment ,
 Que sans moi le sein de Colette
 Malgré sa forme rondelette
 Seroit moins odoriferant.

Le mot de l'Enigme de Juillet est CHARUE & celui du Logogriphe CHARMES, dans lequel on trouve Carmes , Arme , Rame , Cbar , Car , Ha , Mare , Charme Arbre , Amer.

T A B L E.

C ONTINUATION des Observations sur la Profession de foi du Vicaire Savoyard.	123
Essai sur cette Question, Quel est le meilleur usage que l'homme puisse faire de sa raison ?	144
Le vrai Talisman Chapitre VIII.	159
Observations sur le Gouvernement Monarchi- que & le Républicain.	171
Remarques critiques sur un extrait du Poème de la Henriade.	183
Aux Edit. sur une nouvelle Traduction d'Emile.	192
Les Solitaires des Pyrénées.	200
Anonce de Livres.	228
Recette contre la Rage.	231
Logogriphe.	235



